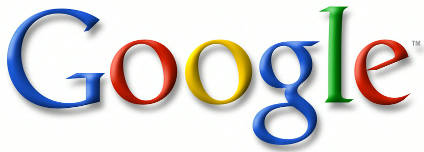
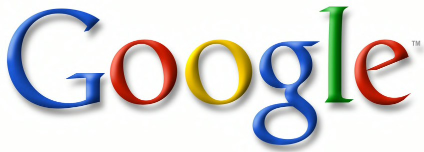
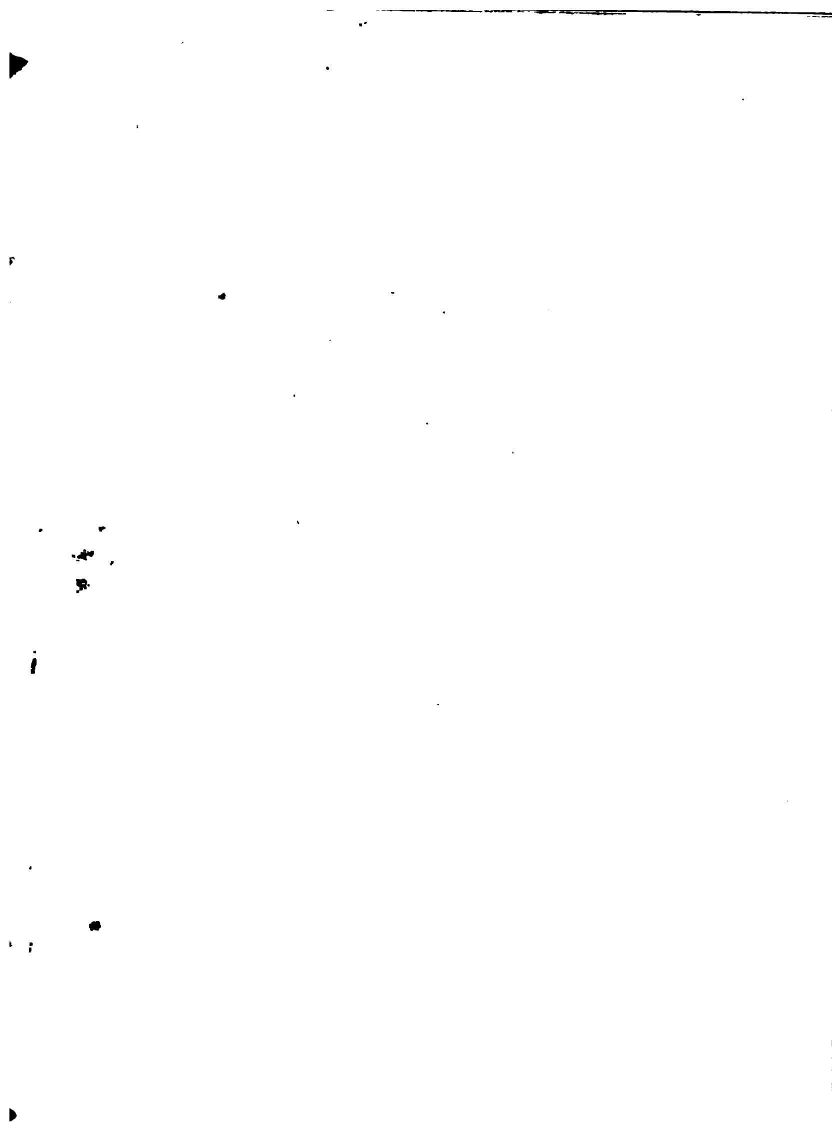





SE TAIRE
FAIRE


BE TAIR FAIRE



HISTOIRE

DE LA

LOUISIANE

RACONTÉE

AUX ENFANTS LOUISIANAIS.

PAR

Mme LAURE ANDRY.



NOUVELLE-ORLÉANS:
Imprimerie Franco-Américaine, rue de Chartres, 102,
EUG. ANTOINE, Propriétaire.
1882.

Approbation de Mgr. l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans.

Nous avons fait examiner un livre écrit en français, et intitulé: *Histoire de la Louisiane, racontée aux Enfants Louisianais.* D'après le rapport qui nous en a été fait, ce livre respire des sentiments vraiment cath[illegible]t [illegible]le

Approbation de Mgr. l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans.

Nous avons fait examiner un livre écrit en français, et intitulé: *Histoire de la Louisiane, racontée aux Enfants Louisianais.* D'après le rapport qui nous en a été fait, ce livre respire des sentiments vraiment catholiques, et rappelant le souvenir de la France, la mère-patrie de notre population créole, mérite d'être publié, et nous le recommandons à nos écoles catholiques, paroissiales et autres.

Donné à la Nouvelle-Orléans, le 5 Décembre 1881.

† N. J. Perché,
Archevêque de la Nouvelle-Orléans.

DÉDICACE.

A l'Honorable Juge L. A. TISSOT.

Dédier ce modeste travail au magistrat intègre, au citoyen éclairé, qui est honoré de tous, c'était prendre l'engagement d'accomplir une œuvre, qui, si le talent lui manquait, fût du moins consciencieuse et utile. Votre indulgente appréciation me fait espérer que mon but est atteint.

Puisse les généreux exemples que contient ce petit livre, montrer aux générations grandissantes que le travail, le dévouement et l'accomplissement du devoir, sont le but et la fin de notre existence ici-bas.

L. A.

PRÉFACE.

Si l'étude de l'histoire est considérée à juste titre comme une des plus utiles au développement de l'intelligence humaine, combien celle de leur propre pays sera-t-elle plus nécessaire à l'instruction des jeunes enfants? alors les exemples sont frappants, et le passé devient une leçon pour l'avenir.

C'est en leur apprenant ce qu'il a fallu d'énergie et de persévérance à leurs ancêtres pour transformer des terres incultes et marécageuses en un pays riche et prospère, qu'on peut leur inspirer le désir d'imiter ce courageux exemple. Et nous ne saurions jamais trop chercher à inspirer à l'enfance ce noble amour de la patrie qui est peut-être le germe de toutes les vertus, de tous les dévouements.

L. A.

HISTOIRE DE LA LOUISIANE

Racontée aux Enfants Louisianais.



ÉTABLISSEMENTS DES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE,

de l'an 1524 à 1698.



Mes chers enfants, lorsque vous parcourez la Louisiane, partout s'offrent à vos regards, de magnifiques habitations, de vastes champs de cannes à sucre, ou de coton; de grandes et belles villes, des villages populeux; partout règnent le travail, l'activité; tout vous révèle une population riche, industrieuse, une puissante civilisation.

Cependant, il y a deux siècles à peine, ce pays n'offrait aux yeux que d'immenses et sombres forêts, des terrains incultes et marécageux. L'emplacement où s'élève aujourd'hui cette magnifique ville du croissant, reine du Sud, était un bois touffu, couvert de broussailles et noyé de marécages. Ce beau fleuve, dont les eaux sont sillonnées de nombreux

bateaux à vapeur; de navires, qui, de toutes les parties du monde viennent faire avec la Louisiane un immense commerce; n'était alors traversé que par la silencieuse pirogue de l'Indien.

Des peuplades sauvages et féroces habitaient ce triste pays, et vous pouvez penser, combien il fallut de courage et de persévérance aux premiers colons, qui eurent à combattre à la fois, la nature et les hommes. Mais peut-être ne savez-vous point encore la différence qui existe entre l'état sauvage et la civilisation? Avant de vous raconter l'histoire de votre pays, je vais essayer de vous la faire comprendre.

Les sauvages, mes enfants, sont ceux qui ne savent ni lire ni écrire, dont toute l'industrie se borne à un peu de jardinage; ils habitent de misérables cabanes, vivent de chasse et de pêche, sont dans un état de paresse et d'ignorance qui les rapproche de la brute; si ces hommes sont ainsi avilis, c'est parcequ'ils ont méconnu cette grande loi du travail que la providence a imposée à l'homme comme la source de tout bien, et les peuples qui se sont abandonnés à l'oisiveté, vivent dans la misère et la dégradation.

Les peuples civilisés, auxquels vous avez le bonheur d'appartenir, ont bâti de grandes villes, des temples, des palais; ils ont des maisons élégantes, des meubles précieux, enfin tout ce qui peut rendre la vie agréable. Ils ont créé les sciences, les arts, soumis la terre aux lois de l'industrie, et ont fondé la société.

Les peuples sauvages deviennent chaque jour plus rares; beaucoup se sont civilisés, d'autres ont péri, et nous pouvons espérer qu'un jour viendra où toutes les nations de la terre seront appelées aux bienfaits de la civilisation.

Mais les premiers colons eurent beaucoup à souffrir dans cette grande lutte entre la civilisation et la barbarie; ils avaient à craindre la mort sous toutes les formes, la faim, la maladie, les animaux féroces et les hommes plus féroces encore; les souffrances et une mort affreuse étaient souvent le prix de leurs travaux, et comme vous le verrez, le triomphe de la civilisation a fait couler bien du sang.

Je vais maintenant vous raconter les événements qui ont contribué à la colonisation de la Louisiane.

Le 12 Octobre 1492 Christophe Colomb découvrit l'Amérique. Souvenez-vous bien

de cette date, mes enfants; c'est une des plus importantes de l'histoire, car cette découverte changea la face du globe. Les peuples avaient vécu jusqu'alors dans l'ignorance la plus grande sur la forme de la terre; les contes les plus absurdes étaient débités sur les dangers que les navigateurs avaient à courir, en se lançant sur l'Océan. Colomb fut longtemps repoussé, traité de visionnaire; et ce qui lui assure une gloire immortelle, c'est le génie audacieux qui le poussa à braver les dangers inconnus d'un océan nouveau. Enfin, après une longue attente, il obtint du roi d'Espagne trois petits navires, avec lesquels il traversa l'Atlantique et découvrit l'Amérique. Lorsque la réalité des nouvelles découvertes fut constatée, l'Espagne vit accourir tous ceux qu'animait le goût des aventures; ce fut un enthousiasme universel; chaque nouvelle découverte engageait une nouvelle expédition. La France ne pouvait demeurer étrangère au grand mouvement qui entraînait l'Europe vers les pays nouveaux; elle dirigea ses entreprises vers les côtes septentrionales de l'Amérique; en 1524, Verazzani fut envoyé par François 1er; il parcourut les côtes de l'Amérique depuis le trentième parallèle jusqu'à Terre-

Neuve ; reconnut même une partie du Canada. Il périt misérablement, massacré par les sauvages. Dix ans après, Jacques Cartier partit pour la même destination ; il entra dans le fleuve Saint-Laurent, le remonta, et choisit un endroit favorable pour y bâtir un fort, qui fut le premier établissement français en Amérique.

Ce voyage prépara la fondation d'une colonie ; la ville de Port-Royal fut fondée en 1603.

A cette époque-là, mes enfants, quand la France colonisait l'Amérique du Nord, ces contrées étaient aussi inconnues que le sont, de nos jours, le centre de l'Afrique et celui de l'Australie. Les voyageurs français étaient des hommes courageux et entreprenants, ne reculant devant aucunes fatigues, allant, au péril de leur vie, jusque dans les plus lointaines solitudes chasser les animaux à fourrures, et faire le commerce avec les Indiens. A travers ces immenses forêts, ils n'avaient pour guide que la boussole ; lorsqu'un cours d'eau se présentait, ils usaient de la pirogue indigène, faite d'écorce de bouleau ; lorsque la navigation devenait impossible, ils emportaient la frêle embarcation sur leurs épaules, jusqu'au lieu où ils pouvaient de nouveau l'im-

merger. L'espace ainsi parcouru se nommait un portage. Dans cette marche au milieu des régions nouvelles, le lac Ontario fut le premier que découvrirent les pionniers de la Nouvelle-France. Ensuite vint le lac Huron, sur les bords duquel l'énergique Champlain, qui venait de fonder Québec, arriva en 1615. Peu de temps après le Canadien Nicollet, s'avançant toujours vers l'Ouest, parvint même jusqu'au Mississippi.

Après ces hommes énergiques, voici de nouveaux apôtres de la civilisation qui s'avançent; ceux-là, mes enfants, ne sout point poussés par la soif de l'or, comme les conquérants espagnols, ou par le goût des aventures, comme les chasseurs français. Non, leur mission est plus haute; ils obéissent à cette voix divine qui a dit: "Allez, et que cet évangile soit prêché par toute la terre." Et ils vont à travers mille dangers, travailler à la rédemption des âmes, faire briller sur ces peuplades, plongées dans l'ignorance, le flambeau régénérateur de la foi, et pour récompense de leur dévouement ils n'obtiendront souvent que d'horribles tortures et une mort affreuse.

Les plus célèbres missionaires Jésuites dont

le nom soit prononcé, sont les pères Raimbault et Jogues, qui sous les auspices du comte de Frontenac, alors gouverneur de la Nouvelle-France, fondèrent sur les bords du lac Huron la mission de Sainte-Marie. Puis vinrent les pères Ménard et Allouez qui établirent la mission du Saint-Esprit, sur les bords du lac Supérieur.

En 1671 eut lieu à la mission de Ste-Marie une cérémonie imposante ; la France prenait possession des contrées découvertes par ses valeureux enfants. M. de St. Lusson, envoyé du gouverneur du Canada, fit planter une croix sur une colline qui dominait le village des Chipewais ; à côté, sur un poteau, on cloua l'écusson de la France. La croix fut bénite ; on pria pour le roi ; on fit des décharges de mousquéterie. A la fin le père Allouez adressa aux sauvages un discours dans lequel la puissance du roi de France était hautement célébrée. Ce discours fit une grande im-impression sur les Indiens, et ils laissèrent la France se proclamer maîtresse de tout le pays.

Il restait à rejoindre le Mississippi. Ce fut le père Marquette qui eût cette gloire. En 1673 il aborda le grand fleuve par l'Ouest en

partant du lac Michigan. Il était accompagné d'un Canadien nommé Jolliet et de quelques sauvages fidèles. Ils descendirent le fleuve en canot plus de 500 lieues, à partir du Wisconsin, jusqu'à l'Arkansas. Là, repoussés par les Indiens, et assurés que le fleuve se jetait dans le golfe du Mexique et non dans le Pacifique, comme ils l'avaient espéré, ils rebroussèrent chemin. C'était ce même fleuve qu'en 1541 l'Espagnol de Soto avait découvert et remonté jusque vers le point où les deux intrépides explorateurs s'étaient arrêtés. Ceux-ci regagnèrent le lac Michigan par la rivière des Illinois ; ils arrivèrent à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Chicago ; Marquette resta sur les lieux pour catéchiser les Indiens.

Jolliet repartit pour Québec, où les cloches sonnant à toutes volées, saluèrent son retour. Au récit de ses aventures, le désir de visiter ces nouveaux rivages s'empara de plusieurs, et surtout de Cavelier de la Salle, colon de Montréal, homme de courage et de grande énergie. Il soumit ses projets au comte de Frontenac, gouverneur du Canada, qui les approuva, et l'engagea à aller à Paris demander des secours.

Le roi qui régnait alors en France, mes enfants, était Louis XIV, roi puissant et orgueilleux, désirant la grandeur de son pays; il encouragea La Salle à entreprendre un voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord. Il lui accorda une vaste étendue de terre, et lui donna le pouvoir de faire toutes les découvertes qu'il croirait utiles à la prospérité et à la gloire de la France.

La Salle revint en Amérique, avec trente colons et un de ses amis, le chevalier de Tonti, auquel il manquait une main, qu'il avait remplacée par une main artificielle en cuivre, dont il se servait avec beaucoup d'adresse.

La Salle bâtit un fort auquel il donna le nom de Frontenac; il relia le Saint-Laurent au Mississippi par une série de postes, et fit immédiatement construire plusieurs bateaux pour l'exécution de son entreprise. Il parcourut les lacs et atteignit la rivière des Illinois, où il construisit le fort de Crève-cœur. Les embouchures du Missouri et de l'Ohio fixèrent son attention, la tribu des Chickasas le reçut avec amitié; il bâtit sur leur territoire le fort de Prudhomme, du nom de l'officier auquel il en donna le commandement. Ensuite il descendit le Mississippi jusqu'au golfe du Mexique, prit

possession, au nom de Louis XIV, des contrées avoisinantes, et donna à ce pays le doux nom de Louisiane.

La Salle porta lui-même en France la nouvelle de ses explorations. Louis XIV, en reconnaissance de ses services, lui fournit tous les moyens nécessaires à l'établissement d'une colonie. Deux cent cinquante personnes furent mises à sa disposition; il partit de la Rochelle avec quatre petits bâtiments commandés par le capitaine Beaujeu.

Mais un sort funeste était attaché à cette expédition; une tempête dispersa la flotte en vue de Sanit-Domingue; ensuite un des navires fut capturé par des corsaires espagnols. Enfin, au lieu d'arriver à l'embouchure du Mississippi, la flotte se trouva sur les côtes du Texas. La Salle s'étant aperçu de l'erreur, voulait rebrousser chemin; Beaujeu s'y opposa; ils se brouillèrent. Un bâtiment, poussé sur les brisants, s'échoua et fut englouti avec toutes les provisions qu'il portait. Beaujeu irrité, en attribuant la cause à La Salle, fit voile pour la France, abandonnant La Salle et ses compagnons.

Le premier soin des colons fut de construire un fort pour se mettre à l'abri des sauvages;

on y laissa une centaine de personnes, et La Salle essaya de rejoindre par terre le Mississippi, tandis que le seul bâtiment qui lui restait, suivait la côte. Il éleva un autre fort, à seize milles au-dessus de l'embouchure du Colorado. On y transporta la colonie entière; on donna au nouveau fort le nom de Saint-Louis.

Cependant les Indiens, qui les poursuivaient sans cesse, massacrèrent le capitaine du bâtiment et douze matelots. Pour comble de malheur, le navire assailli par une violente tempête, coula avec les munitions de guerre, les provisions dont il était chargé.

Alors La Salle reprit son projet de rejoindre le Mississippi par terre. Accompagné de vingt hommes et de deux Indiens, il se mit en route, à travers des forêts, des marécages. A la suite d'une marche de cent cinquante lieues, il tomba malade de fatigues et revint au fort de Saint-Louis. Après deux mois de repos il voulut se remettre en route; mais cet homme héroïque, qui venait de doter son pays du plus magnifique empire que jamais nation ait possédé, ne devait point jouir du fruit de ses travaux; il mourut, assassiné par ses compagnons révoltés. Les meurtriers se réfugièrent chez les Indiens, où ils périrent tous misérablement.

Quelques années après, un aventurier espagnol, explorant les rives du Colorado, trouva des ossements blanchis au milieu des ruines du fort Saint-Louis, et parmi les Indiens cinq enfants blancs qui parlaient français. Il les emmena avec lui; c'était tout ce qui restait de la colonie de La Salle.

Vous trouverez rarement dans l'histoire, mes enfants, un caractère aussi énergique, aussi persévérant, que celui de La Salle.

Malgré les plus grands revers, les épreuves de toutes sortes dont il fut accablé, il ne désespéra jamais de la fortune, et il fallut la balle d'un misérable assassin pour empêcher l'accomplissement de ses vastes projets, qui étaient la colonisation de la Louisiane.



COLONISATION DE LA LOUISIANE.

La triste fin de La Salle que je vous ai ra- 1698
contée, dans le précédent chapitre, mes enfants, retarda de quelques années, la colonisation de la Louisiane. Mais en 1698 d'Iberville, officier de mérite, qui s'était distingué, dans la guerre contre les Anglais en 1690, fut chargé par le comte de Pontchartrain, alors ministre de la marine, de reconnaître par mer l'embouchure du Mississippi. Il explora la Baie de Mobile, l'Ile Dauphine et arriva en-
fin en Mars 1699 à l'embouchure du grand 1699
fleuve. Il en remonta le cours, et acquit la certitude qu'il avait atteint le but de ses travaux, en trouvant les divers signaux de reconnaissance érigés par La Salle. Iberville navigua quelque temps dans le lit inférieur du fleuve, puis revint dans la Baie de Biloxi, où il érigea un fort qui fut pendant plusieurs années le centre des établissements français. Le commandement en fut donné à Sauvolle,

frère cadet d'Iberville, auquel on adjoignit Bienville, plus jeune, en qualité de lieutenant. Iberville, repartit pour France, après avoir laissé deux petits bâtiments pour le service de la colonie.

Le premier soin de Sauvolle fut de chercher à établir l'union et la paix entre les tribus Indiennes du voisinage. Il envoya son frère Bienville avec quelques hommes, faire une expédition dans l'intérieur; un chef, Bayagoulas, leur servait de guide; ils pénétrèrent jusque sur le côté nord du Lac Pontchartrain, dans l'endroit où s'élève aujourd'hui le charmant village de Mandeville qui était alors occupé par la puissante tribu des Colapissas. Bienville, par sa justice et sa bonté, s'attacha les sauvages, et souvent il obtint leur concours, dans les circonstances difficiles où il se trouva. Il retourna près de son frère lui rendre compte de sa mission, et repartit pour de nouvelles explorations. Ayant appris que les Anglais s'étaient avancés dans le Mississippi avec l'intention de fonder une colonie, Bienville leur fit rebrousser chemin, en leur disant que le fleuve qu'ils cherchaient était plus à l'Est, et que le pays où ils se trouvaient faisait partie de la Nouvelle-France. L'en-

droit où cet événement s'est passé porte encore de nos jours le nom de : "Détour des Anglais."

Cependant Iberville revint bientôt avec de 1700
nouveaux colons ; il apportait la confirmation, par le roi, du titre de gouverneur à Sauvolle, de celle de lieutenant-gouverneur à Bienville, et de commandant du fort de Biloxi à son cousin Boisbriant. Son premier soin fut de construire un fort à l'embouchure du Mississippi afin d'en défendre l'entrée aux étrangers.

Lorsque les Français débarquèrent en Louisiane, mes enfants, les tribus Indiennes qui l'habitaient étaient au nombre de dix-huit, mais la plupart étaient peu considérables, quelques-unes comptaient à peine cinquante guerriers. Les plus importantes en armaient cinq cents. Ces malheureux sauvages vivaient dans un état continuel de guerre ; les Français tentèrent vainement de rétablir la paix parmi eux ; les missionnaires leur enseignaient les arts agricoles et utiles ; mais dès que l'occasion se présentait, ils quittaient leurs paisibles travaux pour courir au combat. Les plus importantes de ces tribus étaient les Oûmas qui occupaient le territoire de Bâton-Rouge. Les Tangipaos

qui vivaient sur les bords de la rivière Amite. Plus à l'Est étaient les Colapissas, les Bayagoulas qui occupaient depuis la rivière Iberville (maintenant bayou Manchac) jusqu'aux limites du lac Pontchartrain. Les Chétimachas habitaient sur les rives de la Fourche, qui porta d'abord leur nom. Dans le territoire de Attakapas, existait la tribu de ce nom, qui signifie mangeurs d'hommes, elle était reputée anthropophage. A la Pointe-Coupée étaient les Tunicas; à l'embouchure de la rivière Rouge la tribu des Avoyelles. Les Chactas habitaient les bords de la rivière Tombeckbie; de tous ces sauvages, c'étaient les plus rapprochés des Européens par leurs idées morales; ils avaient des poètes, qui tous les ans produisaient des chansons, pour la grande fête du feu nouveau, car la plupart étaient adorateurs du Soleil. Mais les plus nombreux et les plus féroces de tous ces Indiens étaient les Natchez et les Chickasas, qui, comme vous le verrez plus tard, furent les plus cruels ennemis des Français.

1701 Iberville résolut de visiter toutes ces tribus indiennes et d'entretenir avec elles des relations amicales. Il remonta le fleuve jusqu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Nat-

chez, et charmé de la beauté du pays qui dominait le Mississippi, il ordonna la construction d'un fort, auquel serait donné le nom de Rosalie, du nom de la comtesse de Pontchartrain.

Pendant leur séjour dans ce pays, les Français furent témoins d'un spectacle affreux; le feu ayant pris au temple de leur principale divinité, les Natchez jetaient dans les flammes des victimes humaines afin (disaient-ils) d'apaiser la colère de leur dieu; des mères mêmes y jetaient leurs enfants. Iberville employa toute son autorité pour arrêter ces horribles sacrifices.

Voyant que la colonie faisait peu de progrès, Iberville repartit pour France afin d'obtenir de nouveaux secours. Ce qui avait causé ce peu de progrès de la colonie était la fausse croyance que la Louisiane, comme le Mexique et le Pérou, renfermait des mines d'or et d'argent; au lieu de cultiver les terres, les colons passaient leur temps à la recherche de ces mines, ou à courir dans les bois, à la chasse et à la pêche.

La Louisiane ne devint prospère que lorsqu'on eut reconnu que sa seule richesse était la fertilité de son sol.

Les colons furent punis de leur impré-

1702 voyance, car bientôt ils manquèrent de vivres, et à la famine succédèrent les maladies, qui enlevèrent cent cinquante personnes.

Iberville revint bientôt avec de nouvelles forces, mais en arrivant il eut la douleur d'apprendre la mort de sont frère Sauvolle, qui avait succombé aux fièvres qui décimaient la colonie. Bienville lui succéda comme gouverneur.

Iberville fit transporter le siège de la colonie à Mobile et laissa vingt hommes à la garde du fort de Biloxi. Des provisions arrivèrent de Vera Cruz et ramenèrent l'abondance. On colonisa l'Ile Dauphine dont le mouillage était plus sûr que celui de Biloxi ou de Mobile.

1704 La colonie vit arriver avec joie de nouveaux colons amenés du Canada par Chateaugué, frère de Bienville, et bientôt après un vaisseau amena de France vingt-trois jeunes filles, qui venaient s'établir en Louisiane dont le séjour cependant ne leur parut pas très agréable, car elles se révoltèrent par suite de la nécessité par laquelle elles furent réduites à se nourrir de maïs.

1707 Cependant les tribus Indiennes continuaient à se détruire les unes les autres, et les Anglais qui étaient alors ennemis de la France, les

poussaient à se soulever ; ils mirent leurs officiers à la tête des Chérokés et leur firent attaquer les Indiens nouvellement convertis au christianisme; d'un autre côté les Illinois, à leurs sollicitations, massacrèrent les Français établis parmi eux.

En 1708, Iberville mourut à Saint-Domingue de la fièvre jaune ; ce fut un grand malheur pour la Louisiane, car il s'était toujours occupé, comme vous avez pu le voir, avec beaucoup de sollicitude, des intérêts de la colonie; mais je dois vous dire quelques mots sur la vie de ce grand homme, que nous devons considérer comme le véritable fondateur de la Louisiane.

Lemoyne d'Iberville, né à Montréal en 1642, était le second des huit fils de Charles Lemoyne de Longueil, gentilhomme normand établi depuis 1640 au Canada.

Iberville se signala d'une manière hors ligne dans les luttes que les Canadiens engagèrent avec les Anglais, et si la cour de France lui avait accordé les secours qu'il sollicitait et qu'elle lui avait promis, le Canada aurait été tout entier sous la domination de la France. Il me serait impossible de vous énumérer ici, mes enfants, tous les hauts faits d'armes qu'ac-

complit Iberville avec quelques vaisseaux et une poignée d'hommes déterminés, mais le plus célèbre de tous ses exploits est celui qu'il accomplit lorsque commandant le Pélican, il livra bataille à trois navires anglais, prit l'un des vaisseaux, en coula un autre et mit en fuite le troisième.

On lui doit la première reconnaissance complète et certaine de l'embouchure du Mississippi. La seule récompense accordée à tant de services par le gouvernement français fut le grade de capitaine de vaisseau. La mort d'Iberville causa de longs regrets au Canada et en Louisiane; tous les colons exaltaient à l'envie sa bravoure, sa douceur et sa justice.

1708 Les Chétimachas ayant tué quelques Français, Bienville résolut de les punir; il envoya contre eux un jeune et brave officier nommé Saint-Denis à la tête d'un corps de Canadiens et de sauvages alliés et ils furent sévèrement châtiés. Bienville de son côté, conduisit trois cents hommes au secours de Pensacole qui était assiégée par les Anglais qui se retirèrent à son approche.

Cepandant la cour de France, voyant le peu de progrès de la colonie, voulut en changer le gouvernement. Elle fut séparée du Canada

dont elle avait jusqu'alors dépendu, et l'on nomma pour la gouverner deux officiers supérieurs: De Muys, en qualité de gouverneur; et Diron d'Artaguette comme commissaire-ordonnateur; mais de Muys étant mort à la Havane, Bienville garda son emploi; il avait eu bien des difficultés à supporter avec La Salle, l'ancien commissaire-ordonnateur, qui l'accusa de malversation ainsi que ses frères. D'Artaguette vérifia les faits allégués contre Bienville et en reconnut la fausseté; il retourna en France convaincu que la prospérité de la colonie serait paralysée tant qu'on ne mettrait pas de plus grands moyens à la disposition de ses gouverneurs.

C'est d'après le rapport de d'Artaguette que 1712
le commerce de la Louisiane fut cédé à un riche négociant nommé Crozat, qui devait le conserver quinze ans, le gouvernement se réservait seulement l'administration du pays. Le personnel de la nouvelle administration arriva en 1713: il était composé de Lamothe-Cadillac comme gouverneur, de Duclos, Lebas Dirigoin et Laloire des Ursins comme directeurs.

A cette époque-là, mes enfants, la Louisiane ne renfermait que 400 colons ainsi

distribués: deux compagnies de cinquante hommes chacune, soixante canadiens volontaires, vingt-huit familles blanches et vingt nègres. Cinq forts, avaient été construits, un à Biloxi, les autres à la Mobile, à la Balize, à l'Ile Dauphine et à l'Ile aux Vaisseaux.

1714 Cependant Crozat avait établi de vastes magasins à l'Ile aux Vaisseaux, dans l'espoir de faire un grand commerce avec le Mexique; mais, malheureusement pour lui, la paix s'étant faite entre l'Angleterre et l'Espagne, les Anglais offrirent aux Espagnols leurs marchandises à des prix inférieurs aux siens; désappointé, il se mit à chercher, lui aussi, des mines d'or, et comme il n'y en a jamais eu en Louisiane, il ne put en trouver. Il ne pouvait comprendre que l'agriculture l'eût plus sûrement enrichi, car le sol de la Louisiane est propre à toutes sortes de culture; le coton, l'indigo, le riz, le tabac réussissaient fort bien, mais on ne cultivait que les légumes; les seuls objets d'exportation étaient des peaux, des fourrures, fournies par les Canadiens coureurs de bois, disséminés parmi les tribus Indiennes.

1715 Malheureusement la division se mit entre Lamothe-Cadillac et Bienville. Le nouveau gouverneur avait bien apporté à Bienville le

brevet de lieutenant-gouverneur, mais cet emploi subalterne ne pouvait le contenter, et cette division funeste prit bientôt un caractère plus grave, par le refus que fit Bienville d'épouser la fille de Cadillac.

Les Natchez ayant massacré quelques Fran- 1716
çais, Cadillac envoya contre eux Bienville avec cinquante hommes seulement dans l'espoir que ces sauvages le débarrasseraient de son ennemi. Mais par son attitude Bienville sut inspirer une telle crainte aux Natchez, et prit sur eux un tel ascendant qu'il leur fit construire le fort dont d'Iberville avait autrefois tracé le plan, et dans lequel il laissa une garnison avant de rentrer à Mobile (4 Octobre 1716.)

Le zèle et l'activité de Bienville furent récompensés par le grade de commandant en chef de tous les établissements français sur le Mississippi. Cependant Cadillac étant rappelé, de l'Epinay lui succéda comme gouverneur, ce qui fut un grand sujet de mécontentement pour Bienville et tous les officiers de la garnison qui lui étaient attachés. La croix de Saint-Louis qui lui avait été accordée ainsi que la concession de l'Ile de Horn sur les côtes de l'Etat actuel de l'Alabama, ne pouvaient le consoler de ce qu'il regardait comme une disgrâce.

Crozat ne retirant aucun bénéfice de son monopole, remit le commerce de la Louisiane entre les mains du gouvernement. Ce fut un bonheur pour la colonie. A l'exception de trois forts construits dans les terres des Natchitoches et des Alibamons, il n'avait fait que retarder les progrès des établissements de la Louisiane.



FONDATION

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Vous avez vu, mes enfants, les premiers colons passer par de bien grandes épreuves ; maintenant une ère plus prospère va s'ouvrir pour eux.

Le gouvernement, après avoir repris la colonie des mains de Crozat, la céda à une compagnie qui eut la plus heureuse influence sur la Louisiane.

Cette compagnie qui avait pris le nom de : 1717
"Compagnie du Mississippi," fut organisée par un célèbre financier, nommé John Law ; elle prit possession de la colonie par la nomination de Bienville au gouvernement, et par l'envoi de trois navires chargés de colons et de soldats.

Elle devait, pendant la durée de son privilège, qui était de vingt-cinq ans, transporter

en Louisiane six mille blancs et trois mille nègres. A ces conditions, elle eut tout le commerce de la Louisiane. Elle pouvait faire la paix ou la guerre avec les Indiens, vendre les terres, exploiter les mines, bâtir des forts, équiper des bâtiments.

En peu de temps elle vendit à très bas prix une immense quantité de terres; elle représentait la Louisiane, comme un pays enchanteur, possédant des mines d'or et d'argent; aussi, lorsque les nouveaux propriétaires arrivèrent, furent-ils cruellement désenchantés. Un grand nombre de ces colons périrent, les autres, après bien des peines, se rendirent à Pascagoula, à Bâton-Rouge ou aux Illinois, où ils devaient s'établir.

Voyant que les divers endroits occupés jusqu'alors n'étaient plus tenables, il fut décidé par le conseil de la compagnie que l'on jetterait les fondements d'une ville de commerce sur les rives mêmes du Mississippi.

Au mois de Mars 1717, Bienville prit avec lui, en partant de Biloxi, soixante hommes, charpentiers ou mineurs, pour abattre les bois et nettoyer les terres faisant face au fleuve, en venant du bayou Saint-Jean, qui servait à

cette époque de voie de communication entre le Mississippi et le lac Pontchartrain. Les Indiens Bayagoulas avaient, les premiers, indiqué à Iberville et à son frère Bienville ce chemin de la mer au fleuve par le bayou, et ce qui avait décidé Bienville pour le site de l'ancien carré de la ville, c'était précisément ce voisinage du bayou Saint-Jean, car l'absence de routes par terre rendait les voies d'eau plus nécessaires, et comme dans ce temps-là, mes enfants, les voitures étaient inconnues en Louisiane, les bateaux et les pirogues en tenaient lieu.

Une chronique du temps raconte que pendant les travaux de nettoyage du bois et des broussailles du marécage, les dindes sauvages et autres gibiers étaient si peu farouches, qu'ils couchaient tranquillement sur les branches inférieures des chênes verts, et que les travailleurs n'avaient qu'à allonger la main pour les prendre.

La première bâtisse fut un magasin du roi, 1718
qui devait contenir les marchandises que l'on destinait aux chefs Indiens afin d'assurer leurs neutralité, et qui servait en même temps à loger une partie des travailleurs, les autres demeuraut sous des tentes ou de petites cabanes

couvertes de lataniers, comme le font encore de nos jours les amateurs de chasse.

Le plan de la nouvelle ville était dû à l'ingénieur Pauger. Au centre était la place d'armes; les rues, bien alignées, coupées à angles droit, étaient divisées par des rues parallèles au fleuve, de sorte que les blocs de maisons formaient un carré régulier. Cette ville, que vous voyez maintenant si brillante, si animée, ne contenait d'abord qu'une centaine de petites maisons basses, en bois; vous pouvez retrouver encore dans le quartier français quelques unes de ces chétives et vieilles maisons qui remplacèrent les huttes des sauvages. Tels furent les commencements de la Nouvelle-Orléans, qui fut ainsi nommée en l'honneur du duc d'Orléans, régent de France, pendant la minorité de Louis XV. La plupart des rues reçurent les noms des princes de la famille royale de France; l'une d'elles fut nommée d'après l'illustre fondateur de la ville, Bienville.

Après avoir jeté les fondements d'une grande ville, la compagnie organisa d'immenses défrichememts, et partout se formaient de vastes plantations où on cultivait le riz, le tabac, le coton et l'indigo. Le directeur de la compagnie, Archambault, et Sérigny, frère de Bien-

ville, amenèrent de nouveaux colons; tout semblait présager des jours prospères à la colonie, lorsque la guerre, qui éclata entre la France et l'Espagne, vint encore en retarder les progrès.

Bienville, ayant reçu l'ordre d'attaquer Pen- 1719
sacole, s'en empara rapidement et y laissa son frère Chateaugué, avec deux cents hommes seulement. Quelques jours après, elle fut reprise par un armement de dix-huit cents hommes venus de la Havane. Les Espagnols, enhardis par ce succès, se crurent assez forts pour conquérir la Louisiane; ils assiégèrent les forts de Mobile et de l'île Dauphine, d'où ils furent repoussés avec perte. Une escadre française étant arrivée, Bienville marcha de nouveau sur Pensacole, et, malgré la courageuse défense des Espagnols, elle fut reprise; on fit dix-huit cents prisonniers, les Français ne perdirent que six hommes.

Bienville désirait que le siège du gouvernement fût établi à la Nouvelle-Orléans, mais Archambault voulait qu'il fût à Biloxi; il espérait, en choisissant une position centrale entre la baie de Mobile et le Mississippi, donner deux grandes issues au commerce de la Louisiane; mais les rives de la Baie de Biloxi n'étaient

favorables ni à la culture ni au commerce. Le sol y était sablonneux et ingrat; la baie elle-même n'offrait aux vaisseaux qu'un mouillage peu sûr. Ce choix malheureux entrava encore les progrès de la colonie.

1721 De nouveaux colons arrivèrent sur un bâtiment de la compagnie, c'étaient deux cent cinquante Allemands, sous la conduite du chevalier d'Arensbourg, officier Suédois qui s'était distingué au service d'un grand roi de Suède nommé Charles XII, dont vous lirez l'histoire, dans des livres plus importants que celui-ci. Ce même bâtiment portait aux colons la triste nouvelle de la banqueroute de Law. Ce fut un grand désespoir pour eux de se voir ainsi abandonnés à leurs propres ressources, quand ils n'avaient quitté leur pays que d'après les mensongères promesses de cet aventurier.

Le 15 Juillet de l'année 1722 arriva Duvergier, qui venait d'être nommé directeur et commandant de la marine; il débarqua à Pensacole, portant la croix de Saint-Louis à Boisbriant, à Saint-Denis et à Chateaugué, en récompense de leur belle conduite à la prise de Pensacole.

1722 On rendit à Bienville la présidence du conseil, et il en profita pour faire transporter à la

Nouvelle-Orléans le siège du gouvernement. Cette ville s'était augmentée d'une centaine de maisons, et d'une petite chapelle; elle avait trois cents habitants.

La Louisiane fut divisée en neuf districts: la Nouvelle-Orléans, Biloxi, Mobile, les Alibamons, les Natchez, les Natchitoches, les Yazoos, les Arkansas et les Illinois; chaque district fut pourvu d'un juge relevant du conseil de la compagnie.

Cependant les Allemands qui s'étaient établis sur les rives de l'Arkansas, en apprenant la banqueroute de Law, voulurent retourner dans leur pays; ils descendirent à la Nouvelle-Orléans, et Bienville réussit à les retenir, en leur donnant des terres sur la rive du fleuve connue pendant longtemps sous le nom de côte des Allemands. (C'est aujourd'hui la paroisse Saint-Charles.)

Nous avons déjà vu, mes enfants, les colons 1723
passer par bien des épreuves; une autre vint les atteindre, contre laquelle toute la sagesse humaine ne pouvait rien. Ce fut un ouragan terrible qui eût lieu le 11 Septembre 1723; il dura trois jours, et détruisit presque toute la Nouvelle-Orléans, qui commençait à s'embellir; l'église, l'hôpital et trente maisons furent

renversées, trois navires dans le port furent brisés. Toute la récolte de riz et de maïs fut détruite ; la désolation était à son comble ; les habitants désespérés voyaient toutes leurs espérances détruites. La disette devint si grande qu'une compagnie d'infanterie, embarquée à Biloxi, refusa de venir à la Nouvelle-Orléans, s'empara du bâtiment et fit voile pour Charleston, avec armes et bagages.

1724 Les besoins spirituels de la colonie ne furent point oubliés, la Louisiane fut divisée en trois grands districts ecclésiastiques. Le premier, dirigé par les capucins, s'étendait de l'embouchure du Mississippi aux Illinois. Les Carmélites avaient la direction de toute la section qui s'étendait de l'Alabama à Mobile. Les Jésuites, depuis les Illinois jusqu'au Wabash. On construisit des églises, des chapelles, car les colons s'étaient plaints de n'avoir aucun lieu abrité pour entendre la messe. La religion catholique fut déclarée religion de l'Etat, les juifs furent bannis.

Cependant Bienville, malgré son beau et noble caractère, malgré le zèle et l'activité qu'il déployait pour la prospérité de la Louisiane, avait de nombreux ennemis, qui s'efforçaient de le noircir aux yeux de la compagnie.

Il eut le chagrin de recevoir, le 16 janvier 1724, une dépêche du gouvernement lui ordonnant de se rendre en France pour rendre compte de sa conduite. Son cousin Boisbriant était nommé gouverneur par intérim.

A son arrivée en France, Bienville présenta sa défense. Il représenta qu'il avait honorablement servi son pays pendant trente-quatre ans; qu'il avait été dangereusement blessé dans un combat naval; que sous les ordres de son frère Iberville il avait découvert l'embouchure du Mississippi et établi la colonie de la Louisiane; que pendant vingt-sept ans, il avait voué son existence à la prospérité de la colonie; que ses frères, comme lui, avaient consacré leur vie au service de leur pays. Vains efforts! malgré la justice de sa cause et les bons offices de ses amis, qui, de la Louisiane envoyèrent en sa faveur une pétition signée des principaux habitants, il perdit sa place et eût la douleur de voir ses frères partager sa disgrâce.

Le 9 Août 1726, Périer fut nommé gouverneur de la Louisiane et de la Chaise commissaire du roi. Périer signala son entrée au gouvernement par d'importantes améliorations. Il ordonna l'érection d'une levée pour la pro-

tection de la ville contre les débordements du fleuve et fit tracer des routes. La terre ayant pris de la valeur, il annula tous les droits aux terrains vacants, ordonna aux propriétaires de produire leur titres; et fixa à vingt arpents de face au fleuve la part de chaque travailleur.

1728 Par une ordonnance du 7 Septembre, les forces militaires coloniales furent réduites de vingt compagnies à dix, en tout huit cents hommes de garnison. Ainsi le gouvernement diminuait les moyens de défense de la colonie au moment même où les sauvages allaient la mettre, comme vous le verrez dans le prochain chapitre, à deux doigts de sa perte.



GUERRE DES NATCHEZ.



Je ne sais, mes enfants, si vous vous souvenez de ces terribles Natchez, dont je vous ai déjà parlé comme des plus dangereux ennemis des Français. 1728

C'étaient les plus belliqueux et les plus indépendants des Indiens établis en Louisiane. Selon leurs propres traditions, ils descendaient d'une peuplade qui avait émigré du Mexique pour se soustraire au joug des Espagnols; leur physionomie était fière et intelligente, leur teint plus clair que celui des autres indigènes, leur taille haute et bien proportionnée. La guerre était leur passion dominante; ils connaissaient l'art de faire des retranchements en terre pour y mettre leurs femmes et leurs enfants à l'abri des flèches. Ils étaient gouvernés par des chefs qui avaient sur eux une autorité illimitée, et portaient le titre de Grand-Soleil.

Les Natchez firent d'abord un bon accueil à Iberville parce qu'ils croyaient n'avoir rien à craindre de lui; mais lorsqu'ils virent les Français prendre possession de leur sol, ils résolurent de les en chasser ou de périr.

Un ligue formidable se trama entre toutes les tribus Indiennes dont je vous ai parlé, et ce fut le manque d'union entre elles, qui sauva les Français d'un massacre général.

Les nations fidèles aux Français étaient les Illinois, les Arkansas et les Tensas. Les Chactas protestaient de leur dévouement, mais on ne pouvait se fier à eux. Les Chickasas remirent à un autre temps leurs projets de vengeance, mais il n'en fut pas de même des Natchez irrités contre le commandant du fort Rosalie.

Ce commandant, nommé Chépart, était un homme avare, dur et injuste envers ses propres soldats; il traitait les Indiens avec la dernière cruauté; vous verrez bientôt qu'il en fût cruellement puni.

Voulant former une grande habitation, il résolut de s'emparer injustement d'un village nommé la Pomme Blanche, qui était occupé par une tribu de Natchez. Le chef de la tribu qu'il allait dépouiller, chercha vainement à le

toucher : pour toute grâce il obtint que ses sujets ne seraient point chassés avant la moisson. Alors, indigné de la dureté de cet homme, il convoqua tous les chefs Indiens en conseil, leur fit un discours éloquent et obtint leur concours pour massacrer les Français. Toutes les tribus reçurent des Natchez un paquet de roseaux de nombre égal, on devait en brûler un par jour; le dernier donnerait la date du massacre.

On dit que la princesse *Bras Piqué*, mère du Grand-Soleil et amie des colons, fit avertir le commandant, qui ne voulut pas la croire.

Le jour désigné les Natchez se présentèrent en foule, devant le fort, sous prétexte de payer le tribut; on leur ouvrit les portes sans défiance; les soldats surpris furent facilement égorgés, et Chépart, le plus abhorré, fut voué à la mort la plus ignomineuse parmi les sauvages; il fut livré aux femmes qui le firent mourir dans d'horribles tortures. Tous les habitants de la colonie furent massacrés, excepté les femmes et les enfants qu'on garda prisonniers dans le fort. Les nègres se rendirent sans défense; la plupart d'ailleurs étaient du complot.

Les Natchez, croyant avoir détruit tous les

Français, se livrèrent à une joie extravagante, ils élevèrent une pyramide formée des têtes des Français, et se mirent à exécuter alentour comme une ronde infernale, sous les yeux mêmes de leurs malheureuses captives.

La terrible nouvelle du massacre fut portée à la Nouvelle-Orléans par un nommé Ricard, qui y avait échappé comme par miracle ; elle y répandit la terreur. Mais je dois ici vous dire avec regret que le gouverneur Périer se montra presque aussi cruel que les sauvages. Il y avait au-dessous de la ville un village habité par les Chouachas: il les crut complices de la conjuration, et les fit égorger par les nègres; dans une autre occasion il fit brûler vifs quatre prisonniers Natchez. Les Tunicas ayant conduit à la Nouvelle-Orléans une femme Natchez, elle fut condamnée à être brûlée vive en grande cérémonie. Une plateforme fut élevée entre la ville et la levée, la victime y fut attachée, et subit son horrible supplice avec le plus grand courage, devant toute une foule accourue là pour assister à cet affreux spectacle. Il faut nous souvenir de toutes les atrocités commises par les Indiens pour essayer de comprendre que des chrétiens se soient rendus complices de telles atrocités.

Cependant les Chactas, se croyant trahis 1730
par les Natchez, qui ne leur avaient point fait part des dépouilles de leurs victimes, vinrent offrir leurs services au gouverneur Périer.

Ils marchèrent au nombre de douze cents sous les ordres d'un brave officier, nommé Lesueur, contre les Natchez ; ils leur tuèrent quatre-vingts hommes, délivrèrent cinquante femmes ou enfants et cent six nègres. Bientôt les Louisianais, sous les ordres de Loubois, s'avancèrent suivis de cinq cents Chétimachas, Oumas ou Tunicas ; c'étaient toutes les forces de la colonie.

On trouva les Natchez fortement retranchés ; ils se défendirent courageusement pendant plusieurs jours. Ils demandèrent enfin à capituler, promettant de rendre leurs prisonnières et menaçant de les mettre à mort si leurs propositions étaient rejetées. Loubois feignit d'y consentir. Quand il eut entre ses mains les femmes et les enfants, il fit construire un fort près du leur, pour les tenir prisonniers. Mais, profitant d'une nuit obscure, ils s'enfuirent ; une partie se réfugia chez les Chickasas, les autres traversèrent le fleuve et s'enfoncèrent dans les forêts.

Loubois, en récompense de ses services, fut

nommé major-commandant de la Nouvelle-Orléans. Périer fit construire huit petits forts détachés, entre la ville et Natchez, pour la meilleure protection des habitants.

Les pauvres victimes échappées au massacre furent reçues à la Nouvelle-Orléans avec la plus grande humanité, entretenues à l'hôpital de charité et soignées par les bonnes sœurs Ursulines.

1731 Peu de temps après, Périer reçut des troupes de France et se disposait à poursuivre les Natchez, lorsque les nègres, qui avaient exterminé les Chouachas, concertèrent le meurtre de leurs maîtres. Leur complot fut découvert à temps; les principaux chefs périrent sur l'échafaud, les autres furent sévèrement punis.

Cependant les Natchez s'étaient réfugiés vers la rivière Noire et s'y étaient fortement retranchés. Périer, qui était décidé à les exterminer, marcha contre eux, à la tête de cinq cent cinquante soldats bien disciplinés, et d'une forte artillerie. Ce redoutable appareil de guerre, ces canons prêts à les anéantir, glacèrent leur courage. Le Grand Soleil vint au camp du gouverneur, suivi du *Cacique des vivres*, auteur du massacre: on les retint prisonniers. Ce dernier parvint à s'échapper pendant

la nuit. Le lendemain soixante-dix hommes et deux cents femmes, parmi lesquelles se trouvait la mère du Grand-Soleil, se rendirent. Le reste ne voulut pas se soumettre et réussit en grande partie à s'évader.

Tous les prisonniers, à l'exception du Grand-Soleil et de sa mère, furent vendus à Saint-Domingue comme esclaves.

Les tristes nouvelles de cette guerre et les 1732
dépenses qu'elle occasionnait, décidèrent la compagnie à remettre au roi le gouvernement de la colonie. Elle avait possédé la Louisiane pendant quatorze ans, et la laissait peuplée de cinq mille blancs et de deux mille cinq cents nègres. Elle avait fondé la Nouvelle-Orléans et construit dans cette ville des édifices publics; chez les tribus Indiennes elle avait bâti des forts. L'agriculture avait prospéré par ses soins, enfin jamais sous le gouvernement français la Louisiane n'avait été plus florissante.

En apprenant le triste sort de leurs frères, les Natchez fugitifs s'armèrent d'un courage désespéré. Le cacique des vivres, à la tête de deux cent guerriers, pénétra chez les Tunicas, alliés des Français, qu'il combattit pendant cinq jours. Il ne se retira que rassasié de carnage. Ces malheureux proscrits marchèrent

ensuite contre les Natchitoches et osèrent attaquer le fort où Saint-Denis commandait; mais cet officier, ayant reçu un renfort d'Espagnols et d'Arkansas, attaqua à son tour les Natchez, et leur tua quatre-vingt dix hommes.

Cette perte fut irréparable; ils se disperrent et se perdirent parmi les autres tribus Indiennes.

1735 A cette date, mes enfants, Bienville fut renommé gouverneur, à la grande satisfaction des Louisianais qui avaient conservé pour lui la plus grande affection. Le gouverneur Périer, en récompense de ses services, fut nommé Lieutenant-Général. Il avait été six ans gouverneur de la Louisiane; il y laissait la réputation d'un honnête homme, mais d'un caractère inflexible. Cependant il est juste d'ajouter que cette implacable sévérité, dont nous n'avons pu nous empêcher de blâmer les excès, avait été nécessaire dans les circonstances terribles où il s'était trouvé, pour sauver la colonie d'une entière destruction.

Les Natchez n'étaient pas les seuls ennemis de la colonie; les Chickasas déclarèrent à leur tour la guerre et ils massacrèrent bientôt plusieurs Français. Bienville désirant user de moyens de conciliation, leur demanda les

meurtriers; ils les refusèrent, sous prétexte qu'ils les avaient adoptés. Avant de commencer la guerre, Bienville ordonna au chevalier d'Artaguette, qui commandait le fort de Chartres dans l'Illinois, de venir le joindre. Ce jeune officier descendit promptement le Mississippi, à la tête de douze cents hommes, presque tous Indiens. Il arriva avant Bienville.

Les Chickasas étaient plus de deux mille guerriers; ils occupaient des forteresses et étaient commandés par des officiers anglais. Les Indiens de d'Artaguette engagèrent le combat malgré l'avis de leur chef. Celui-ci se mit à leur tête, combattit avec la plus grande valeur, et couvert de blessures, tomba entre les mains des Chickasas. Le père Sénac, missionnaire Jésuite, un officier, nommé du Tisné, Lalande, capitaine, et six soldats furent faits prisonniers. La victoire des Chickasas était complète.

Bienville arriva peu après et ne fut pas plus heureux; il perdit environ deux mille hommes, tués ou blessés. N'ayant pu enlever ses morts, il les vit le lendemain coupés par morceaux et cloués aux palissades ennemies.

Le malheureux d'Artaguette et ses compa-

gnons furent brûlés à petit feu, selon la cruelle coutume des Indiens.

La triste fin de d'Artaguette produisit dans la colonie la même consternation que le massacre des Natchez, et l'insuccès de la campagne de Bienville mit la dissension parmi les colons.

Bienville, désirant en finir avec ces sauvages, voulut les attaquer avec toutes les forces réunies du Canada et de la Louisiane. Le comte de Beauharnais, gouverneur du Canada, lui envoya des troupes de Québec et de Montréal et des Indiens du Canada. Bienville, à la tête de ses troupes, rejoignit les Canadiens à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Memphis. L'armée réunie était de trois mille six cents hommes, dont douze cents Européens. Malheureusement les maladies se mirent parmi les blancs et en enlevèrent une grande partie.

1740 La guerre fut commencée par les sauvages du Canada ; mais à l'approche de cette armée qui leur parut innombrable, les Chickasas furent saisis de terreur; ils demandèrent la paix, disant qu'ils avaient été poussés par les Anglais de la Caroline. Pour désarmer les Français ils leur livrèrent les Anglais qui étaient parmi eux. Bienville se laissa vaincre

par leurs démonstrations amicales et leur accorda la paix.

Peu de temps après, découragé par ses revers, Bienville demanda son rappel. Mais avant de quitter pour toujours la Louisiane, il lui donna encore des témoignages de son affection, en sollicitant l'établissement d'un collège, et s'appliqua à établir de bonnes relations entre les Indiens et les colons.

Bienville, comme son frère Iberville, était né à Montréal, Canada ; il était le quatrième fils du baron de Longueil, et prit le titre de chevalier de Bienville à la mort de son frère aîné François, tué dans une bataille contre les Iroquois. Il entra à l'âge de quatorze ans dans la marine française et servit sous son frère Iberville. Vous avez pu voir au cours de cette histoire quel fut son dévouement pour la Louisiane, et combien il fut secondé par ses frères. Que de services rendus par cette noble famille de Longueil : Iberville, Sauvolle, Bienville, Châteaugué, Sérigny ont consacré leur vie à la colonisation de la Louisiane, et cependant leurs noms sont presque dans l'oubli. Bienville, lui, plus heureux que ses frères, a vu son nom attaché à la fondation d'une ville destinée à être un des plus grands centres de

la terre. Mais dans cette ville aucun monument ne vient rappeler aux Louisianais ce qu'ils doivent à celui que l'on a surnommé à juste titre: "Le père de la Louisiane." Une rue porte son nom, comme je vous l'ai déjà dit, et là se borne la reconnaissance du pays.....

PERTE DU CANADA.

Le Marquis de Vaudreuil, successeur de Bienville, arriva à la Nouvelle-Orléans le 10 Mai 1743; la nomination du nouveau gouverneur donna de grandes espérances aux Louisianais. On savait qu'il appartenait à une famille puissante et que son père avait été gouverneur de la Nouvelle-France. En effet, jamais la Louisiane n'eut un si grand nombre de troupes que sous son administration et ne jouit d'une plus grande protection de la France; la générosité de son caractère, la noblesse de son maintien, le luxe dont il se plaisait à s'entourer et qui avait été jusqu'alors inconnu dans la pauvre Louisiane, lui firent donner le surnom de "Grand Marquis."

Nous lui devons l'importante amélioration 1743
des levées. Frappé des nombreux dégâts que les inondations du fleuve causaient aux récoltes, il ordonna à tous les habitants, sous

peine de confiscation de leurs terres, d'élever et d'entretenir sur les deux rives du fleuve les magnifiques levées qui existent encore de nos jours. Il fixa les limites riveraines du district de la Nouvelle-Orléans, de l'embouchure du Mississippi jusqu'à la côte des Allemands, et dans la profondeur jusqu'à Chantilly, que par corruption on nomme maintenant Gentilly.

Durant son administration, un ouragan affreux vingt ravager la Louisiane et détruisit la récolte de riz, qui depuis longtemps servait de pain aux colons. On fit venir des Illinois, alors très florissants, des provisions de toutes sortes, des grains, des viandes et plus de quatre mille sacs de farine.

Deux ans plus tard, un grand froid détruisit pour la première fois tous les orangers.

1751 A cette époque là, mes enfants, la Louisiane reçu le plus beau cadeau qu'elle eut pu jamais désirer, le plant de canne à sucre. Un navire portant des troupes s'étant arrêté à Saint-Domingue, les Jésuites de cette île demandèrent la permission d'envoyer aux Jésuites de la Louisiane des cannes à sucre et des esclaves sachant les cultiver. Les cannes furent plantées sur les terres des Jésuites, qui comprenaient la partie inférieure du faubourg Sainte-

Marie, à l'endroit où est maintenant le premier district, immédiatement après la rue du Canal. Mais il paraît que l'on ne sut pas en tirer parti, car ce ne fut que longtemps après que l'on fabriqua le sucre. La Louisiane n'en est pas moins redevable aux pères Jésuites de la naturalisation de cette plante qui a été, et est encore pour elle, la source d'une immense richesse.

A bord de ce même navire étaient soixante jeunes filles qu'on avait transportées aux frais du roi. Elles furent mariées à des soldats de bonne conduite ; on leur donna des terres, et pendant les trois premières années on fournit à chaque couple des rations de vivres, de la poudre, du plomb et des graines de toutes espèces.

Plusieurs familles respectables de la Louisiane ont cette humble origine et ne peuvent que s'enorgueillir, car elles ne doivent leur position qu'à l'honorabilité, à l'esprit d'ordre et de travail de leurs ancêtres.

En 1752, les Chickasas, poussés par les Anglais, ayant renouvelé leurs déprédations, Monsieur de Vaudreuil se mit à la tête de sept cents hommes de troupes et d'un grand nombre d'Indiens, et avec ses forces considérables

entreprit une campagne qui ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Il trouva les Chickasas retranchés dans plusieurs forts que les Anglais les avaient aidés à bâtir. N'ayant aucune artillerie de siège, le marquis se contenta de dévaster le pays, et, après avoir agrandi le fort de Tombekbée, revint à la Nouvelle-Orléans.

Cette année, un Colapissas ayant tué un Chactas, les parents du mort s'adressèrent à Monsieur de Vaudreuil afin qu'il leur livrât le coupable. Le marquis fit de vains efforts pour leur inspirer d'autres sentiments que celui de la vengeance; cependant il finit par donner l'ordre d'arrêter l'assassin qui défia néanmoins toutes les poursuites. Dans cet intervalle, le père de celui dont on demandait le sang, se rendit chez les Chactas, et leur offrit de mourir pour son fils. Sa proposition ayant été acceptée, le vieillard s'étendit sur le tronc d'un arbre et présenta sa tête qui fut tranchée d'un seul coup. Vous voyez par ce trait, mes enfants, que ces sauvages, si féroces pour leurs ennemis, n'étaient pas étrangers aux plus nobles sentiments de la nature.

Monsieur de Vaudreuil ayant été nommé gouverneur du Canada, Monsieur de Kerlerec,

capitaine dans la marine royale, fut appelé à le remplacer et arriva à la Balize le 24 Janvier 1753.

Parvenu à la Nouvelle-Orléans le 3 Février, il prit le 9 possession du gouvernement.

C'était un officier de mérite, qui, dans ses états de service comptait vingt-cinq campagnes sur mer et plusieurs blessures. En prenant le gouvernement de la colonie il se plaignait de n'avoir que de mauvais soldats sous ses ordres. En effet, les années s'écoulaient, et on était toujours sous la dépendance des sauvages; cessait-on de les combler de présents, ils menaçaient aussitôt d'appeler les Anglais.

A cette époque, la guerre existait dans le Canada entre les Français et les Anglais. M. de Kerlerec, craignant que les Anglais ne vinssent attaquer la Louisiane, fit tous les préparatifs nécessaires pour les repousser. Il écrivit souvent en France renouvelant ses demandes de secours, mais ne reçut même pas de réponse à ses graves et pressantes représentations.

Les événements qui se sont alors passés au Canada, ont eu de trop terribles conséquences pour la Louisiane pour que je puisse négliger de vous en parler.

En 1748, il s'était élevé de grandes contestations entre la France et l'Angleterre au sujet des rives de l'Ohio. Les Anglais prétendaient que ces rives appartenaient à la Virginie ; les Français les rattachaient à la Louisiane. Les Anglais ayant appris que les Français avaient l'intention de réunir le Canada à la Louisiane par une route tracée sur ses terres inconnues, s'efforcèrent d'empêcher l'exécution de ce projet. Un officier français, envoyé pour parlementer, fut assassiné. Cet attentat fut le signal de la lutte.

1755 Plusieurs expéditions sortirent des colonies anglaises : l'une contre le fort Duquesne fut taillée en pièces, et son général en chef, Braddock, tué ; l'autre réussit à s'emparer du reste de l'Acadie. Les Français, sous les ordres du célèbre Montcalm, prirent et rasèrent le fort d'Oswego, défendu par dix-huit cents hommes, repoussèrent les Anglais qui menaçaient Ticonderoga, et se rendirent maîtres du fort William-Henri.

1758 Mais seize mille hommes, venus d'Angleterre, firent changer la face des affaires : la prise des forts de Frontenac et de Duquesne, défendus par de faibles garnisons, brisa cette chaîne de postes qui unissait le Canada à la

Louisiane. Les troupes du fort Duquesne, sous la conduite d'Aubry, descendirent le Mississippi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, où elles furent reçues avec les honneurs qu'elles méritaient, et l'on construisit pour elles des casernes dans la partie inférieure de la ville.

Le Canada fut envahi en 1759. Les Canadiens, délaissés par le gouvernement français, soutenus seulement par une poignée de soldats et un chef héroïque, Montcalm, se levèrent en masse et défendirent Québec pendant deux mois et demi. Enfin Québec se rendit, à la suite d'un combat sanglant, où les deux généraux Montcalm et Wolf perdirent la vie. Le 8 Septembre 1760, fut signée la capitulation par laquelle le Canada cessait d'être la Nouvelle-France et devenait colonie anglaise.

La conquête du Canada par les Anglais avait causé une pénible émotion. Un vague pressentiment faisait craindre aux Louisianais un changement de domination. En effet, le 13 Novembre, le roi d'Espagne acceptait le don que le roi de France lui faisait de la Louisiane. L'acte de donation et l'acte d'acceptation furent tenus secrets, le roi de France continuant à agir comme souverain de la Louisiane.

En 1763 eut lieu ce honteux traité qui dépouillait la France des magnifiques provinces conquises par ses valeureux enfants. Par ce traité la France renonçait à ses prétentions à l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, et cédait à l'Angleterre le Canada ainsi qu'une partie de la Louisiane. Le roi d'Espagne cédait aussi à l'Angleterre la Floride, la baie de Pensacole ainsi que tout le pays qu'il possédait à l'Est et au Sud-Est du Mississippi.

Les Anglais se hâtèrent de prendre possession du territoire qu'ils avaient acquis de l'Espagne. Leurs vaisseaux remontaient le fleuve sous prétexte d'aller à Manchac et à Bâton-Rouge. Ils avait construit à Manchac un fort qu'ils appelèrent le fort Bute, et de ce poste ils faisaient un grand commerce avec les habitants de la Louisiane. Le poste de Bâton-Rouge, qui avait été cédé aux Anglais, ne se composait alors que d'un petit fort et de quelques cabanes. On y voit de nos jours une jolie ville.

Voici quelle fut l'origine du nom de Bâton-Rouge. On sait que le cypre est d'une couleur rougeâtre et s'élève à une hauteur prodigieuse. On raconte que dans ce temps on voyait en cet endroit un cypre fameux, duquel un charpen-

tier avait offert de faire deux pirogues. Les premiers voyageurs qui arrivèrent dans ce canton, s'écrièrent que cet arbre ferait un beau bâton. C'est ce qui fait qu'on a nommé cet endroit Bâton-Rouge.

La France cédait à l'Angleterre un sixième de la Louisiane et la navigation du Mississippi depuis sa source jusqu'à son embouchure; la rivière d'Iberville, les lacs Maurepas et Pontchartrain devaient former la ligne de séparation entre les possessions françaises et anglaises. Les sauvages dont les terres avaient été cédées aux Anglais, se montrèrent très mécontents, lorsqu'ils virent le drapeau de la France disparaître devant l'étendard Anglais; beaucoup d'entre eux abandonnèrent même leur territoire et se rendirent à la Nouvelle-Orléans. Le gouverneur, touché de cette marque de fidélité, leur donna des terres sur la rive Ouest du Mississippi.

Le 29 Juin 1764, M. d'Abbadie débarqua à 1764
la Nouvelle-Orléans, et M. de Kerlerec partit pour France, où, à son arrivée, il fut enfermé à la Bastille. Cet emprisonnement avait été provoqué par le commissaire Rochemore qui avait accusé M. de Kerlerec d'avoir détourné à son propre profit les sommes d'argent qu'on

envoyait pour solder les troupes. Plus tard, son innocence fut reconnue, mais trop tard; le chagrin avait fait son œuvre: il en mourut.

Au mois d'Octobre de la même année, d'Abbadie recevait une lettre de son souverain qui lui donnait connaissance du traité cédant la Louisiane à l'Espagne. Ce fut un grand désespoir pour les Louisianais, mes enfants, de se voir ainsi abandonnés par la France. Ils résolurent de faire des représentations au gouvernement français, espérant que le roi, touché de leur amour et de leur fidélité, reviendrait sur l'acte de donation fait au roi d'Espagne. On convoqua une assemblée à laquelle assistèrent les habitants les plus influents de la colonie. Lafrenière, avocat général, dans un discours éloquent engagea le peuple à porter au roi de France ses justes réclamations. Cette mesure fut adoptée, et Jean Milhet, le plus riche négociant de la ville, fut chargé de cette importante mission.

Le 14 Février 1765, d'Abbadie mourut, et M. d'Aubry se trouva chargé du commandement de la colonie.

Vers la même époque, on vit arriver en Louisiane plusieurs familles Acadiennes, dans un état de détresse digne de pitié. A diffé-

rentes reprises il en vint d'autres; enfin au cours de l'année l'émigration s'éleva à quatre cent soixante personnes, que l'on dirigea sur les Attakapas et les Opélousas sous le commandement de Louis Andry.

Ces pauvres gens n'avaient point volontairement quitté leur pays, et je dois vous en dire aussi l'histoire, afin que vous appreniez combien la politique peut rendre les hommes cruels envers leurs semblables.

La colonie connue sous le nom d'Acadie avait été fondée en 1604 par plusieurs gentilshommes français, sous la direction du chevalier de Pontricourt. Elle fut prise par les Anglais, auxquels elle fut reprise en 1632 par MM. de Bazilly et d'Aulnay qui y conduisirent quarante familles françaises. Ces pauvres familles, abandonnées à elles-mêmes, formaient en 1710 une paroisse de 2,000 âmes. Les Anglais s'emparèrent définitivement de l'Acadie, lui donnèrent le nom de Nouvelle-Ecosse et à sa capitale, Port Royal, le nom d'Annapolis.

Les Anglais, inquiets de la fidélité des Acadiens à la France, voulurent leur imposer un nouveau serment d'allégeance, celui qu'ils avaient d'abord pris portant la restriction qu'ils ne seraient jamais obligés de porter les

armes contre la France; aussi les Acadiens étaient-ils désignés dans toute l'Amérique du Nord, sous le nom de *French Neutrals.* Les Anglais exigeaient un second serment, sans réserve celui-là, et jaloux de cette fidélité à la mère-patrie, ils résolurent d'y mettre un terme. Ils firent armer leurs villages par les milices de la Nouvelle-Angleterre en 1755; toute la population fut enlevée, dans les églises, un jour de Dimanche; hommes femmes et enfants furent déportés dans les colonies anglaises. Un grand poète américain, dont vous lirez sans doute les œuvres lorsque vous serez plus grands: Longfellow, a tracé dans son poëme d'Evangéline un émouvant tableau de cette proscription cruelle, sans précédent dans l'histoire.

Les colonies anglaises reçurent avec pitié ces infortunés et leur vinrent en aide; les Indiens même à la vue d'une si grande misère, leur apportaient le tribut de leurs chasses et leur servaient de guides dans les forêts. Enfin, après des fatigues inouïes, ils arrivèrent en Louisiane, où ils espéraient trouver des amis, des frères, et leur espoir ne fut point trompé car jamais l'humanité ne se montra plus complète, jamais la charité ne fut plus prodigue.

On leur donna des terres et des ustensiles aratoires. Chaque chef de famille prit possession d'un vaste terrain et reçut du gouvernement, pendant une année, la paie et la ration d'un soldat.

L'émigration des Acadiens donna à la Louisiane une population probe, laborieuse, qui lui fut un élément de prospérité.



LES MARTYRS DE LA LOUISIANE.



Vous ne pouvez avoir oublié, mes enfants, que les Louisianais, désespérés de passer sous la domination espagnole, avaient envoyé au roi de France une pétition, où ils protestaient de leur dévouement, de leur amour pour sa personne et le suppliaient de conserver la Louisiane.

Le roi Louis XV, qui régnait alors en France, n'était certainement point digne de l'amour et du dévouement de ces hommes généreux; c'était un prince avili, ne songeant qu'à ses plaisirs, dépensant les trésors de la France en fêtes et en divertissements, ne pensant même pas à ceux qui allaient mourir pour lui. Mais les Louisianais ne voyaient en lui que le représentant de leur mère-patrie; de cette France que tout un passé de gloire et de génie rend si chère à ses enfants.

Lorsque Jean Milhet arriva à Paris, Bienville, le fondateur de la Nouvelle-Orléans, existait encore âgé de 87 ans ; les malheurs de la Louisiane furent un grand chagrin pour ce noble vieillard. Il voulut conduire lui-même Milhet auprès du duc de Choiseul, ministre de Louis XV ; mais c'était ce ministre qui avait conseillé la cession. 1765

Il fit un accueil gracieux au représentant de la Louisiane, sans lui rien accorder, et ne le laissa pas même parvenir jusqu'au roi.

Cependant le temps s'écoulait, et les malheureux Louisianais, toujours gouvernés par Aubry, espéraient que le roi d'Espagne, voyant leur opposition, leur hostilité, renoncerait à accepter la Louisiane.

Toutes les espérances s'évanouirent à la réception d'une lettre de don Antonio Ulloa au conseil supérieur. Cet officier, nommé gouverneur de la Louisiane par Charles III, roi d'Espagne, était chargé d'en prendre possession. Il débarqua à la Nouvelle-Orléans avec deux compagnies d'infanterie. Ulloa reçut un accueil sombre et froid qui montrait clairement le mécontentement des citoyens. Il refusa de montrer ses pouvoirs, en disant qu'il voulait différer la prise de possession jusqu'à l'arrivée

de toutes les forces espagnoles, et qu'il n'avait à traiter qu'avec le gouverneur Aubry. Il n'en visita pas moins les campagnes et fit un long séjour aux Natchitoches. Il ordonna le recensement de la colonie; la population blanche s'en élevait à cinq mille cinq cent soixante-deux personnes. La population noire était presque aussi nombreuse.

Cette année fut très malsaine, la Louisiane connut pour la première fois le terrible fléau de la fièvre jaune.

Jean Milhet revint de France, et annonça aux habitants que tout espoir était perdu, qu'il fallait se soumettre au roi d'Espagne.

Les Louisianais exaspérés manifestèrent ouvertement leur haine pour les Espagnols. Tous les habitants furent invités à envoyer des délégués à une grande assemblée qui devait se tenir à la Nouvelle-Orléans. Lafrenière harangua le peuple. Il fut soutenu par Jean et Joseph Milhet et par l'avocat Doucet. On y vota une adresse au conseil supérieur, demandant l'expulsion d'Ulloa. Cette adresse fut couverte de cinq cents signatures et présentée au conseil. Foucault, ordonnateur de la province, fit déclarer Ulloa perturbateur public, et sujet comme tel à être poursuivi en justice.

Ulloa affirmait que la cession de la Louisiane lui avait été faite à son arrivée par Aubry, et celui-ci le disait aussi. Mais on n'ajoutait foi ni à l'un ni à l'autre. Ils étaient tous les deux également détestés.

Enfin le conseil supérieur de la colonie statua sur la pétition des habitants; il enjoignit à Ulloa, malgré les protestations d'Aubry, d'avoir à produire l'autorisation du roi d'Espagne ou à quitter le pays avant un mois.

On conçoit peu l'obstination de cet homme, qui préféra s'éloigner que de se soumettre à montrer ses pouvoirs. Le 31 Octobre au soir, Ulloa était embarqué avec toute sa famille. Au point du jour, le 1er Novembre, une troupe nombreuse de colons qui avaient passé la nuit à une fête, et dont sans doute les têtes étaient échauffées, parut sur la levée, chantant des airs patriotiques et poussant des cris de triomphe. L'un d'eux, nommé Petit, coupa les cordes qui retenaient le navire au rivage, et la troupe joyeuse eut la satisfaction de le voir flotter et descendre le fleuve en suivant le courant; il s'arrêta à peu de distance, et ne mit à la voile que dans l'après-midi.

Cette démonstration inprudente causa, comme vous le verrez bientôt, de grands mal-

heurs, et fit couler bien du sang et des larmes en Louisiane.

Cet Antonio Ulloa, dont la conduite doit vous sembler si étrange, était cependant un homme de beaucoup d'esprit et de talent; c'était un grand savant, et il eut sans doute mieux valu le laisser s'occuper de sciences que de politique, car au lieu de chercher à gagner les cœurs, il méprisait tout le monde et semblait annoncer un despotisme affreux pour l'avenir. La façon tyrannique dont l'Espagne gouvernait ses colonies, explique parfaitement la répugnance des Louisianais à passer sous sa domination.

Une nouvelle assemblée eut lieu pour envoyer au roi de France une supplique des Louisianais. Saint-Lette, négociant de Natchitoches, et Lessassier, membre du conseil, furent choisis pour cette députation. Mais ils n'arrivèrent à Paris qu'après le message de la cour d'Espagne, qui faisait connaître au gouvernement français la conduite des Louisianais à l'égard des Espagnols.

Le duc de Choiseul repoussa la demande des Louisianais. "Il est trop tard, dit-il; le roi d'Espagne a déjà envoyé les forces nécessaires pour surmonter tous les obstacles

et prendre solennellement possession du pays."

Lorsqu'au retour de Lessassier toute espérance fut perdue, les Louisianais, ainsi repoussés par la France, formèrent l'audacieux projet de constituer une république. Cette république devait être gouvernée par un conseil de quarante membres, élus par le peuple. Le pouvoir devait être confié à un fonctionnaire, aussi élu par le peuple, sous le nom de Protecteur. Ce projet conçu par une population qui pouvait à peine mettre quinze cents hommes sous les armes, et qui semblait jeter un défi à deux puissances comme la France et l'Espagne, montre à quel degré de désespoir étaient réduits les malheureux Louisianais.

Le 24 Juillet au matin, on apprit que le 1769
nouveau gouverneur Oreilly était arrivé à la Balize, à la tête d'une armée de quatre mille cinq cents hommes. La ville entière fut dans la stupeur. Les uns parlaient d'émigrer, d'autres auraient voulu repousser la force par la force.

Le même soir, à onze heures, don Francisco Bouligny, officier espagnol, arrivait avec une dépêche d'Oreilly à Aubry. Il annonçait qu'il venait prendre possession du pays au nom du roi son maître. Lafrenière, Marquis et Milhet,

choisis par le peuple, se rendirent à la Balize avec l'officier espagnol, pour apprendre à Oreilly la résolution des Louisianais qui, décidés à abandonner leur pays, ne demandaient que deux ans pour préparer leur départ.

Le général leur promit l'oubli du passé et l'administration la plus paternelle s'ils voulaient vivre sous le gouvernement de son souverain. Il les traita avec toute la politesse possible et les retint à dîner avec lui.

La prise de possession eut lieu le 18 Aout. Les Espagnols débarquèrent, Oreilly à leur tête. Les troupes françaises et la milice occupaient les côtés de la place en face des vaisseaux. Le drapeau de la France flottait au bout d'un grand mât; il en fut lentement descendu, et celui d'Espagne arboré à sa place, au milieu d'un feu roulant des troupes des deux nations. Telles furent la prise de possession de la Louisiane par les Espagnols et la fin de la domination française sur les rives du Mississippi.

Le 21 Aout, il y avait grande réception chez le général Oreilly. Les chefs de la révolution, confiants dans ses promesses, y assistaient et y furent arrêtés. Ils furent livrés à une compagnie de grenadiers qui les conduisirent en

prison. Noyan fut conduit dans sa propre maison, où on établit un piquet de soldats pour le garder. Boisblanc fut traité de même manière. Il manquait Villeré, un des plus audacieux conjurés, celui qui avait fait les démarches les plus éclatantes; son arrestation semblait plus difficile, parcequ'il résidait dans la paroisse Saint-Charles au milieu d'habitants qui lui étaient dévoués. En apprenant l'arrivée d'Oreilly, il voulut quitter la Louisiane et se rendre dans les possessions anglaises. Mais, ayant reçu une lettre d'Aubry qui lui disait qu'il pouvait venir en toute confiance et qu'il lui servirait de protecteur, il descendit le fleuve; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en se présentant en ville, il se vit arrêté! on le transporta sur une frégate à l'ancre au milieu du fleuve, de crainte que le peuple ne cherchât à le délivrer.

A la nouvelle de cette arrestation sa femme, qui était petite-fille du commissaire-ordonnateur de la Chaise, venu dans la colonie en 1723, s'empressa de se rendre à la Nouvelle-Orléans, et, se jetant dans un canot, se fit conduire à la frégate où son mari était détenu; mais on lui en défendit l'entrée. Villeré, qui était dans la chambre de la frégate, entendant la

voix suppliante de sa femme, voulut monter sur le pont.

Le factionnaire, obéissant à sa consigne, le repoussa. Il s'en suivit une lutte, et Villeré fut percé de plusieurs coups de baïonnette dont il mourut.

A la nouvelle de tant d'arrestations la désolation fut générale. Les accusés étaient trop estimés de tous, et trop identifiés avec la population entière pour que chacun ne se sentit atteint avec eux.

La procès des prisonniers eut bientôt lieu. Ils plaidèrent en vain l'incompétence du tribunal devant lequel ils étaient traduits. Ils alléguèrent qu'on ne pouvait les déclarer rebelles au roi d'Espagne puisqu'ils avaient agi lorsque le drapeau français flottait encore dans la colonie. Qu'ils ne devaient aucune soumission à l'Espagne tant que la prise de possession n'avait point eu lieu, et que le roi qui ne les protégeait pas, n'avait point le droit de les punir.

Mais leur mort était résolue; l'orgueil espagnol avait trop souffert du renvoi d'Ulloa; on voulait prendre possession de la Louisiane par la terreur. Lafrenière, Noyan, Marquis, Joseph Milhet et Caresse furent condamnés à

être pendus. Les autres prisonniers, Petit, Boisblanc, Doucet, Mazent, Jean Milhet et Poupet condamnés, le premier à l'emprisonnement pour la vie, les autres pour un certain nombre d'années, furent envoyés à la Havane, et jetés dans les cachots du fort Moro. Foucault et Braud soutinrent qu'ils ne devaient compte de leur conduite qu'au roi de France. Le premier fut envoyé à Paris, et le second acquitté.

Le 25 Octobre, le procureur présenta à Oreilly une pétition par laquelle il l'informait que faute de bourreau, les condamnés ne pouvaient être pendus, suivant la sentence; qu'en conséquence il priait le général de modifier la sentence, de telle sorte que les condamnés pussent être passés par les armes.

Le 28 Octobre, jour de l'exécution, toutes les troupes sous les armes se rangèrent en bataille sur la levée et sur la place publique; les portes étaient fermées, les postes doublés, de fortes patrouilles parcouraient les rues de la ville, qui était déserte, les habitants ayant fui la veille, pour ne pas être témoins de la mort de leurs frères. Les cinq victimes, conduites sur la place en face des casernes, reçurent la mort avec courage et résignation.

On avait voulu leur bander les yeux; Marquis s'y opposa avec opiniâtreté: " Mille fois, dit-il, j'ai bravé la mort, pour le service de ma patrie, et je n'ai jamais fermé les yeux en présence de ses ennemis. Mourons, mes amis, continua-t-il en s'adressant à ses compagnons d'infortune; mourons comme des braves; la mort n'a rien d'effrayant!...

Admirons, mes enfants, le courage et la persévérance de ces hommes dévoués, que rien ne put faire reculer, et qui ont payé de leur vie leur amour pour leur pays. La faiblesse de leurs moyens pour s'affranchir de la domination étrangère a pu faire taxer leur entreprise de folie; mais ce sont ces héroïques dévouements, ces folies sublimes, qui font la grandeur idéale et l'éternelle gloire de l'humanité.

Ce général Oreilly, qui a laissé en Louisiane un si odieux souvenir, était né en Irlande; il avait de grands talents militaires et jouissait de la faveur du roi d'Espagne Charles III. C'était un homme petit, laid, boiteux; d'un caractère vindicatif et ambiteux, il ne put comprendre ce dévouement des Louisianais à leur mère-patrie; il manqua à la parole qu'il avait donnée d'oublier le passé, et se rendit

coupable d'un crime que l'on ne peut qualifier que d'assassinat.

Oreilly s'occupa ensuite de changer le gouvernement. Il remplaça le conseil supérieur par un grand conseil; il nomma dans les paroisses des commandants civils et militaires et leva un régiment de volontaires, désigné sous le nom de régiment de la Louisiane. Vers le milieu de Décembre il visita la rive supérieure du fleuve; il fut reçu par les citoyens avec une froide soumission; il donna de grands avantages à chaque famille qui voulut s'établir, il fit enfin de sages améliorations. Mais rien ne ne pouvait attacher des Français à une colonie espagnole, et la plupart des artisans et des planteurs aisés partirent et se rendirent à Saint-Domingue. Pour empêcher la dépopulation de la Louisiane, Oreilly ordonna qu'à l'avenir il ne serait plus délivré de passeports. Il concéda à la ville, au nom du roi, des terrains vacants qui se trouvaient autour de la place d'armes, entre les rues de la Levée, Chartres et Condé. Quelque temps après, la ville vendit ces terrains à rente perpétuelle, et Don André Almonaster en devint l'acquéreur.

Oreilly, ayant terminé la mission pour laquelle il avait été envoyé en Louisiane, remit

ses pouvoirs à Don Louis Unzaga. Il partit le 29 Octobre, laissant douze cents hommes de troupe dans la colonie.



DOMINATION ESPAGNOLE.



Le roi d'Espagne, Charles III, était un prince juste et bon, qui n'aurait certainement point ordonné la mort de Lafrenière et de ses compagnons. On dit qu'il désapprouva la cruauté d'Oreilly, cependant il ne le punit pas comme il l'aurait mérité.

Vous n'avez sans doute point oublié les Louisianais captifs à la Havane; ils durent leur délivrance à l'héroïsme et au dévouement du fils de Mazent. Ce jeune homme, désespéré de voir son père prisonnier, se rendit en Espagne pour solliciter sa grâce. L'ambassadeur français touché de son amour filial, le fit parvenir jusqu'au roi; il se jeta aux pieds de ce monarque, en implorant comme une faveur de prendre dans la prison la place de son père; le roi touché, le releva et pardonna aux six prisonniers. Doucet, Milhet, Mazent, Poupet

et Petit se fixèrent à Saint-Domingue, Boisblanc revint en Louisiane.

1770 Le nouveau gouverneur, Unzaga, s'efforça, par une administration toute paternelle, de réparer le mal qu'Oreilly avait fait. Le commerce de la Louisiane était limité aux villes espagnoles; mais les Anglais faisaient avec les planteurs un immense commerce de contrebande; Unzaga fermait les yeux sur un ordre de choses qui ne pouvait qu'enrichir la colonie.

1772 La Louisiane fut encore ravagée par un ouragan qui dura quatre jours, qui détruisit les récoltes, mais ne toucha pas à la Nouvelle-Orléans. L'hiver qui suivit fut si rigoureux, qu'il détruisit les orangers pour la troisième fois.

Cependant, malgré ces désastres, la colonie prospérait, l'argent était en abondance, l'agriculture faisait de rapides progrès; la sage administration d'Unzaga commençait à réconcilier la population avec le gouvernement espagnol.

1773 La Louisiane qui jusqu'alors avait fait partie du diocèse de Québec, en fut détachée et réunie à celui de Cuba. La cour de Madrid envoya des prêtres et des religieuses pour ouvrir des écoles espagnoles.

Unzaga s'occupait avec sollicitude des malheureux; il protégeait les pauvres et forçait les riches à payer les dettes de leurs parents malheureux. Un grand nombre d'esclaves s'étaient enfuis de chez leurs maîtres, ils s'étaient réfugiés dans les bois, d'où ils commettaient mille brigandages. Il lança une proclamation qui offrait le pardon à ceux qui retourneraient chez leurs maîtres, et défendit à ceux-ci de les punir. Presque tous se rendirent à cette promesse.

Ce fut le dernier acte d'humanité de cet homme de bien, qui emporta les bénédictions et les regrets de tous les habitants.

Don Bernard de Galvez succéda à Unzaga; 1776
c'était un jeune homme de vingt-un ans, d'un caractère énergique et entreprenant. Il suivit le sage exemple de son prédécesseur en protégeant le commerce; il permit aux navires français de venir prendre les produits de la Louisiane et on recevait en échange des nègres de Guinée.

A cette époque là, mes enfants, eut lieu un événement qui semblait peu intéresser la Louisiane, mais qui cependant eut sur son avenir une bien grande influence; c'était la déclaration de l'Indépendance des Etats-Unis. Gal-

vez ne pouvant se déclarer ouvertement en faveur des colonies anglaises, vint à leur aide en leur prêtant secrètement une forte somme d'argent.

1778 La population augmentait avec la prospérité de la colonie. Un grand nombre de familles espagnoles vinrent s'établir à la Fourche et à la Terre-aux-Bœufs, sous le commandement de Marigny de Mandeville. Le gouvernement donnait à chacune de ces familles, des terres, une maison, des ustensiles aratoires et des vivres pour quatre ans.

D'autres colons venus d'une ville espagnole nommée Malaga, fondèrent sur les rives du Tèche la Nouvelle-Ibérie; ils essayèrent la culture du chanvre et du lin qui ne réussit pas. La Louisiane jouissait alors d'une tranquillité parfaite, aussi voyait-on des familles anglaises quitter leurs colonies, qui souffraient alors toutes les horreurs de la guerre civile, pour venir s'y établir.

Enfin la Louisiane se vit engagée dans cette guerre de l'Indépendance qui durait depuis quatre ans. La France ayant reconnu les Etats-Unis, l'Angleterre lui déclara la guerre et l'Espagne se mit du côté de la France.

A cette nouvelle, Galvez prit les mesures

les plus énergiques pour mettre la Nouvelle- 1779
Orléans en état de défense et se prépara à attaquer les colonies anglaises. Il assembla les citoyens de la Nouvelle-Orléans, leur représenta la situation, leur demandant leur aide pour défendre la Louisiane et servir leur roi; ils répondirent avec enthousiasme à son appel; il eut bientôt quatorze cents volontaires, presque tous créoles de la Nouvelle-Orléans, et malgré l'avis du Conseil qui voulait attendre des renforts de la Havane, il attaqua le fort Manchac qui fut pris le 7 Septembre 1779, puis le fort de Bâton-Rouge qui se rendit le 21 Septembre après un bombardement de dix heures; la prise de Bâton-Rouge entraîna celle des forts de Natchez et des forts de l'Amite.

Les volontaires louisianais ne se distinguèrent pas moins sur eau que sur terre, plusieurs vaisseaux anglais furent capturés par des forces bien inférieures. Une barque anglaise fut prise à l'abordage sur le bayou Manchac par Vincent Rieux, créole de la Nouvelle-Orléans, aidé par treize autres créoles. Rieux et ses compagnons se conduisirent en véritables héros. Dans toute cette campagne, les créoles louisianais observèrent la plus stricte discipline, firent preuve de courage, d'abnéga-

tion, de toutes ces grandes qualités de soldat et de citoyen qui les ont illustrés dans une plus récente guerre.

1780 Cette expédition de Galvez fut célébrée en vers français par Julien Poydras, qui vit son petit poëme imprimé aux frais du gouvernement.

Galvez voulut ensuite reconquérir l'Ouest de la Floride, où les Anglais avaient établi leurs postes avancés. Il bombarda Mobile le 9 Mars 1780, et s'en rendit maître peu de jours après.

Pensacole était sur la côte, un peu plus à l'Est. Galvez voulut s'en emparer. Au mois d'Octobre, il arma à la Havane treize vaisseaux de ligne et des transports sur lesquels on comptait trois mille huit cents hommes. Malheureusement, un ouragan poussa les navires dans la Baie de Campêche et sur les eaux du Mississippi. Galvez ne se découragea pas; le 9 Mars 1781 il partit une seconde fois de la Havane avec treize cents hommes. Il assiégea Pensacole par terre et par mer avec des renforts venus de la Mobile et de la Nouvelle-Orléans. Bientôt on signala l'escadre de l'amiral Solano. Neuf vaisseaux espagnols et quatre français déposèrent de nouvelles

troupes. Huit mille hommes assiégeaient Pensacole. La ville, bâtie sur une plaine aride que les sables ont élevée au-dessus du niveau de la mer, se défendait courageusement.

L'explosion d'un magasin à poudre détruisit une partie des ouvrages de défense. Le commandant anglais ne voulant point sacrifier inutilement ses troupes, capitula. Toute la Floride et huit cents hommes de troupes furent le prix de cette victoire.

Pendant le siège des groupes d'Indiens obéissant aux ordres des Anglais, irritaient souvent les Espagnols. Ils les surprenaient, et se réfugiaient tout-à-coup dans les forêts, en leur disant: "Nous vous attendons chez nous." Galvez refusa de tomber dans ce piège grossier.

Les services de Galvez furent généreusement 1782
récompensés: la prise de Bâton-Rouge et de Natchez par le grade de général de brigade; celle de Mobile par celui de maréchal-de-camp; la conquête de la Floride l'éleva au rang de capitaine-général de la Louisiane et de la Floride, avec le brevet de lieutenant-général des armées du roi, et la croix de l'ordre de Charles III.

La Louisiane se trouva ainsi élevée en capi-

tainerie-générale. En partant pour Hispanolia, où il allait prendre le commadement des forces espagnoles, Galvez remit le gouvernement de la Louisiane à Estevan Miro, colonel des armées royales. Le roi d'Espagne accorda aux sollicitations de Galvez de grands avantages au commerce de la Louisiane ; on fit de la Nouvelle-Orléans un entrepôt de marchandises espagnoles.

1783 La paix entre la France, l'Angleterre et l'Espagne, qui assura l'indépendance des Etats-Unis, arrêta la carrière militaire de Galvez. Les possessions de l'Espagne s'étendirent à l'Est du Mississippi jusqu'au trente-unième degré de latitude septentrionale, qui devint la ligne de démarcation entre elle et les Etats-Unis. Peu de temps après Galvez fut nommé vice-roi du Mexique à la place de son père, qui venait de mourir.

Au départ du nouveau vice-roi, Miro fut nommé gouverneur. La population de la Louisiane était alors de 27,439 âmes ; celle de la Nouvelle-Orléans, d'environ 5,000 habitants. Elle fut encore augmentée par l'arrivée d'un grand nombre de familles canadiennes, qui se fixèrent à la Terre-aux-Bœufs, aux Attakapas et aux Opélousas.

Miro proclama son *Bando de Buen Gobierno*, espèce de manifeste dans lequel un gouverneur espagnol exposait les principes qui réglaient son administration. Il recommandait l'observation du Dimanche, la fermeture des cabarets et des magasins pendant l'office divin. Il défendait le jeu, le duel, le port des armes cachées, les rassemblements et les danses d'esclaves. Plusieurs autres réglements, très sages, qui restèrent en vigueur pendant de longues années.

Nous devons remarquer à cette époque là, mes enfants, le commencement de l'influence américaine sur la Louisiane; il se faisait entre elle et le Kentucky un grand commerce. La navigation du Mississippi devenait pour l'Espagne un sujet de crainte; elle appréhendait en la fermant aux Etats-Unis que les Américains ne cherchassent à s'emparer de la Nouvelle-Orléans. 1787

Un grand incendie détruisit presque toute la Nouvelle-Orléans; neuf cents maisons et une quantité de marchandises devinrent la proie des flammes; le feu avait pris un Vendredi-Saint dans la chapelle d'un Espagnol. Les habitants de Saint-Domingue témoignèrent la sympathie qu'ils prenaient à ce malheur, en

envoyant en Louisiane un navire chargé de bois de construction. Peu d'années après, les Louisianais leur vinrent à leur tour en aide. Etant obligés de fuir leur pays où les nègres révoltés massacraient tous les blancs, ils reçurent en Louisiane une fraternelle hospitalité. Plusieurs de ces réfugiés ouvrirent des écoles françaises dont le besoin se faisait sentir, car il n'y avait alors que quelques écoles espagnoles. Parmi eux se trouvait aussi une troupe de comédiens français, et pour la première fois les habitants de la Nouvelle-Orléans jouirent du plaisir des représentations théâtrales.

1791 Miro, ayant été rappelé en Espagne, le Baron de Carondelet le remplaça, comme gouverneur et intendant des provinces de Louisiane et de Floride. Il arriva à la Nouvelle-Orléans le 30 Décembre 1791, et selon l'usage des gouverneurs espagnols il fit publier son "*Bando de Buen Gobierno.*" Il divisa la ville en quatre districts, à la tête de chacun desquels fut placé un commissaire de police qui remplissait les fonctions de juge de paix. Le gouverneur recommandait l'éclairage des rues de la ville; mais ses revenus n'y pouvaient suffire, car ils n'étaient alors que de sept mille piastres; on

fut obligé d'imposer une taxe d'une piastre et demie sur chaque cheminée.

Le commerce devenait chaque jour plus important entre la Louisiane et les Etats-Unis. 1793
Plusieurs maisons de commerce s'établirent à la Nouvelle-Orléans et le grand nombre d'étrangers qui venaient s'y fixer engagèrent Carondelet à fortifier la ville. Il fit élever deux forts sur le bord du fleuve, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de la ville. De chaque côté il fit établir une batterie entourée de fortes palissades. Il fit aussi construire le fort St-Philippe sur le Mississippi, et un autre plus petit en face pour défendre les approches de la Nouvelle-Orléans.

La milice fut organisée dans toute la province, elle représentait une masse armée de cinq à six mille hommes. La Nouvelle-Orléans seule armait huit cents volontaires. Pendant que la Louisiane était tranquille et prospère il se passait en France de grands événements. Le peuple s'était révolté contre son roi, les prêtres et les nobles étaient massacrés. Un grand nombre s'étaient enfuis et venaient chercher en Amérique un asile.

Le bon roi Louis XVI ainsi que la reine Marie-Antoinette périrent sur l'échafaud. Ces

tristes nouvelles causèrent une grande affliction aux Louisianais, car ils avaient toujours conservé pour la France la plus grande affection.

1794 Les mesures de défense de Carondelet avaient été prises principalement contre Genêt, ambassadeur de la république française à Philadelphie, qui concertait une attaque contre la Nouvelle-Orléans. Ce jeune homme d'un caractère impétueux, aurait voulu pousser les Louisianais à secouer le joug de l'Espagne en leur rappelant leur attachement pour la France; il était secondé par les Américans qui ne rêvaient que la conquête de la Louisiane, ce débouché naturel de leurs produits. Deux expéditions devaient attaquer à la fois la Louisiane et la Floride.

Pour contrebalancer ces plans, Carondelet envoya un de ses émissaires, Power, soulever les habitants de l'Ohio, du Kentucky et du Tennessee, les engageant à se ranger sous les lois de l'Espagne, qui seule pouvait leur donner la navigation du Mississippi.

Toutes ces intrigues n'empêchaient pas Carondelet de s'occuper d'améliorations intérieures. Il fit creuser le canal qui porte son nom, qui était destiné au desséchement des

marécages, et à l'établissement d'une communication facile entre la Nouvelle-Orléans, Mobile et Pensacole.

A la demande du Baron de Carondelet la Louisiane fut érigée en diocèse; l'évêque Don Louis de Pinalvert vint s'établir à la Nouvelle-Orléans. Il y avait alors en ville un gentilhomme extrêmement riche, nommé Don Andrès Almonaster, qui fit construire à ses frais la Cathédrale Saint-Louis, la maison de ville, ainsi qu'un hôpital qu'il dota.

Le premier journal qui ait été publié régulièrement en Louisiane, date de cette même année 1794, il parut sous le titre de "Moniteur de la Louisiane."

L'établissement de la première sucrerie date aussi de cette époque; on avait déjà essayé plusieurs fois de changer le jus de canne en sucre, mais sans y réussir. En 1785, un espagnol nommé Solès, ayant fait venir un moulin en bois de la Havane, parvint à faire de la mélasse. Après lui Mendez, devenu acquéreur de sa propriété, continua son expérience et réussit à faire du sucre, mais il abandonna bientôt cette industrie peu lucrative. La canne resta donc dans l'oubli jusqu'à l'arrivée des colons de Saint-Domingue. Ils détermi-

nèrent quelques Louisianais, entr'autres Etienne de Boré, à s'adonner à la culture de la canne. L'indigo qu'on avait cultivé jusqu'alors n'était plus productif; les sauterelles le ravageaient tous les ans. Mille obstacles semblaient s'opposer à l'établissement d'une industrie nouvelle; la main-d'œuvre était hors de prix, un esclave coûtait de douze à quinze cent piastres, l'ouvrier sucrier exigeait dix ou quinze piastres par boucaut. L'exemple de Boré, mes enfants, vous prouve, que la persévérance et l'amour du travail peuvent surmonter tous les obstacles car rien ne le découragea ; il fit à quelques milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans une vaste plantation de cannes et établit à grands frais une sucrerie. Les travaux eurent un plein succès, et lui donnèrent un profit de douze mille piastres, somme énorme pour l'époque. L'enthousiasme des planteurs fut tel, que cinq ou six ans après on comptait soixante-quinze sucreries. En 1800 la récolte du sucre fut de quinze millions de livres.

1795 Cependant Carondelet avait établi en ville une police très sévère, il défendait tout rassemblement de plus de huit personnes, faisait arrêter les voyageurs sans passeport et emprisonner ceux qui répandaient les nouvelles alar-

mantes. Il envoya aux cachots de la Havane six habitants qui lui étaient suspects. Mais il recevait les émigrés français à bras ourverts; il concédait au Marquis de Maison-Rouge 210,000 arpents de terre; au baron de Bastrop 881,583 arpents, à Delassus 10,000 arpents sur les rives de l'Ouachita. Il accordait aux émigrants français une gratification de 100 piastres et les faisait venir aux frais du gouvernement.

Il y eut une conspiration parmi les nègres de Julien Poydras; elle fut découverte à temps, et cinquante de ces malheureux furent pendus le long du fleuve, depuis la Pointe-Coupée jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

Un traité fut signé entre les Etats-Unis et 1796
l'Espagne, qui ouvrait la navigation du Mississippi depuis sa source jusqu'à son embouchure et fixait à la Nouvelle-Orléans l'entrepôt des marchandises américaines. Ce traité garantissait aussi aux Etats-Unis tout le territoire à l'Est du Mississippi, Natchez et son territoire; le fort Panure et celui de Walnuthills, que Carondelet s'obstinait à garder, devaient être remis aux troupes américaines.

Mais Carondelet persistant dans son système de joindre la vallée du Mississippi à la Loui-

siane, envoya des émissaires auprès du général Wilkinson commandant en chef de l'armée américaine dans l'Ouest. Peu de temps après, il fut nommé Président de l'audience royale de Quito, et partit de la Nouvelle-Orléans, qui était alors ravagée par la fièvre jaune.

1797 Le général de brigade Gayoso de Lemos, remplaça Carondelet dans le gouvernement de la Louisiane et de la Floride.

La Louisiane reçut à cette époque la visite de trois illustres voyageurs: l'un était le duc d'Orléans, et les deux autres les ducs de Montpensier et de Beaujolais, ses frères. Ces princes proscrits étaient venus demander l'hospitalité à cette ville fondée autrefois sous les auspices de leur aieul, le duc d'Orléans, régent de France. Ils furent reçus avec respect et sympathie par les habitants de la Louisiane. Les deux jeunes princes ne devaient jamais revoir leur patrie, mais l'aîné devint un jour roi des Français, et dans sa haute fortune il n'oublia jamais la fraternelle hospitalité qu'il avait reçue d'un planteur Louisianais, appartenant lui-même à une noble et ancienne famille.

L'Angleterre n'avait point pardonné à l'Espagne la part qu'elle avait prise à l'émancipa-

tion des Etats-Unis. En 1796, elle avait envoyé en Floride un homme audacieux nommé Bawles, qui, embrassant la vie sauvage, s'attacha les Indiens et les souleva contre les Espagnols.

Carondelet ayant réussi à attirer à la Nouvelle-Orléans ce personnage, qui s'y présenta couvert d'or, de pourpre et de plumes, le fit embarquer pour l'Espagne. Il tomba entre les mains des Anglais, alors en guerre avec l'Espagne, et fut honoré à Londres d'une réception brillante ; on lui fournit pour retourner en Floride tous les secours dont il pouvait avoir besoin. Il reçut un bon accueil des Indiens, mais peu de temps après ils le livrèrent au gouverneur de la Louisiane qui avait mis sa tête à prix. Il fut envoyé à la Havane où on croit qu'il mourut.

L'administration de Gayoso de Lemos fut de courte durée, il mourut à l'âge de 48 ans d'une fièvre maligne. Il fut remplacé par le Marquis de Casa-Calvo.

Le commerce avec les Etats-Unis était de- 1800
venu si important que ceux-ci envoyèrent un consul à la Nouvelle-Orléans ; les officiers espagnols violaient souvent le traité qui assurait aux Etats-Unis le libre commerce avec la

Louisiane. Les habitants du Kentucky et du Tennessee furent sûr le point de marcher sur la Louisiane sans l'autorisation du Congrès. Adams, président des Etats-Unis, aurait désiré cette conquête, et si les Américains l'eussent ré-élu à la présidence, peut-être la Louisiane eût-elle été ajoutée trois ans plutôt aux Etats-Unis.



DOMINATION AMÉRICAINE.



Il n'est aucun de vous, mes enfants, qui n'ait entendu parler de Napoléon Bonaparte. Ce grand homme qui, en 1801, gouvernait la France sous le titre de Premier Consul, tint un instant entre ses mains les destinées de la Louisiane. Par le traité de Saint-Ildephonse, l'Espagne lui avait cédé cette colonie; son but était d'en faire une rivale de l'Angleterre dans le Nouveau-Monde; mais lorsque Thomas Jefferson, président des Etats-Unis, eut connaissance de ce traité, il entra en négociations pour acquérir cette importante position. Les Américains regardaient la navigation du Mississippi comme indispensable à leur commerce et ils ne pouvaient se résoudre à y renoncer.

Au printemps de 1803, Laussat, préfet colonial envoyé par Bonaparte, débarqua à la Nouvelle-Orléans. Quelques jours après son

arrivée, il lança une proclamation qui faisait concevoir aux Louisianais les plus flatteuses espérances. Les planteurs y répondirent par une adresse qui témoignait de leur ardent amour pour leur mère-patrie, et de leur joie de faire encore partie de la grande nation dont ils s'honoraient de descendre. Cette adresse était signée des noms suivants : A. Trouard, De Pain, Manuel Andry, Jacques de la Groue, Noel Perret, St-Martin, Louis Foucher, Charles Perret.

Les habitants de la Nouvelle-Orléans présentèrent aussi une adresse à Laussat. Elle était signée par Messieurs M. Fortier, Cavelier, Boré, Labatut, Lefèvre, DeBuys, J. Livaudais, P. Derbigny, N. Broutin, E. Plauché, L. Chabot, B. Durel, A. Garidel, F. Blache, Hiriart, J. Verret, R. Ducros ; en témoignant une grande affection pour la France, elle rendait justice à la bonne administration espagnole.

Le séjour de Laussat à la Nouvelle-Orléans fut le signal de réjouissances publiques, mais cette joie fut de courte durée ; bientôt la nouvelle se répandit que la Louisiane allait passer sous la domination Américaine.

En automne, Laussat prit solennellement

possession du pays. Casa-Calvo et Salcedo, commissaires espagnols, lui remirent les clefs de la Nouvelle-Orléans, dont le peuple vit, pendant vingt jours seulement, flotter le drapeau tricolore. Bonaparte avait enfin consenti à vendre aux Etats-Unis la Louisiane, pour la somme de quinze millions. Ce qui en grande partie l'avait décidé était la question de l'esclavage; la France ayant aboli cette institution dans ses colonies, il eût fallu l'abolir aussi en Louisiane et l'on croyait alors que le travail libre y était impossible. Il espérait aussi que l'agrandissement des Etats-Unis donnerait à l'Angleterre une rivale qui tôt ou tard abaisserait son orgueil. Un des négociateurs de cette importante transaction, Livingston, s'écria: "C'est aujourd'hui que les Etats-Unis compteront au nombre des puissances du premier rang, et que l'Amérique échappe aux mains de l'Angleterre!"

L'Espagne protesta, mais en vain, contre une négociation qu'elle appelait illégale, prétendant n'avoir cédé sa colonie à la République française qu'à la condition de ne jamais l'aliéner qu'en sa faveur.

Le gouvernement espagnol avait duré un peu plus de trente-quatre ans. Les Louisia-

nais le regrettèrent, quand ils surent qu'ils allaient passer sous la domination américaine.

Vous devez cependant vous souvenir, mes enfants, avec quel désespoir les Louisianais étaient passés sous son pouvoir, mais nous devons reconnaître que l'Espagne qui gouvernait ses colonies avec tant de sévérité eût pour la Louisiane une domination juste et douce. Peut-être le souvenir des nobles victimes d'O-reilly lui avait-il inspiré un involontaire sentiment de respect pour une population capable d'un si généreux patriotisme.

1803 Maintenant une ère nouvelle s'ouvre pour la Louisiane sous la domination américaine; nous allons voir chaque jour s'accroître ses richesses et sa prospérité; mais cet éclat sera de courte durée, car ce luxe, ces richesses, ont pour base une institution réprouvée par tous les cœurs généreux.

Le 20 Décembre 1803, le général Wilkinson et Claiborne, commissaires des Etats-Unis, firent leur entrée à la Nouvelle-Orléans, à la tête des troupes américaines. Laussat les mit en possession de la Louisiane, et le drapeau tricolore fit place à la bannière étoilée.

Un acte du Congrès divisa la Louisiane en deux partie inégales; l'une prit le nom de

territoire d'Orléans, et s'étendit depuis le golfe du Mexique jusqu'au trente-troisième degré de latitude septentrionale; l'autre beaucoup plus vaste, fut annexé au territoire de l'Indiana. Ainsi le doux nom de Louisiane fut un instant effacé de la carte.

Le gouvernement fut composé d'un gou- 1804
verneur, nommé pour trois ans: ce fut Claiborne; d'un conseil législatif, d'une cour suprême de trois juges. Le président nomma au conseil législatif six Créoles d'origine française et sept Américains. Ces dispositions irritèrent les Louisianais, déjà peu portés en faveur des Etats-Unis. Ils se formèrent en assemblées et nommèrent trois planteurs, Destréhan, Sauvé et Derbigny pour présenter leur pétition au Congrès. Dans ce mémoire énergique, ils insistaient sur les droits des habitants de la Louisiane. Ils se plaignaient de la nomination d'un gouverneur étranger à leurs lois, à leur langage; de l'introduction de la langue anglaise dans les tribunaux.

Ils demandaient au Congrès trois choses: 1° la nomination du gouverneur parmi deux candidats de leur choix; 2° le changement de mode de juridiction de la cour suprême; 3° l'importation des nègres permise à tous les ha-

bitants. Le Congrés n'ordonna que quelques réformes. Cependant la Nouvelle-Orléans obtint le droit de cité; une université, une bibliothèque publique, des compagnies d'assurance, et la banque des Etats-Unis y fonda une succursale.

Nous devons remarquer ici, mes enfants, quelle importance nos ancêtres attachaient au maintien de la langue française en Louisiane. Ils comprenaient bien tout ce que l'introduction d'une langue étrangère leur ferait perdre de leurs droits. Car ce n'est point une vaine question, que cette question du langage, c'est une question d'indépendance et de nationalité. Aussi les Louisianais doivent-ils considérer l'usage de la langue française comme un lien fraternel qui les unit entre eux. Elle fut parlée par leurs pères, elle doit l'être par leurs descendants.

1806 La première législature territoriale dura plus de cinq mois, elle créa des lois contre le vagabondage, contre la vente des liqueurs fortes, et le code noir qui réglait l'autorité des maîtres sur leurs esclaves.

Les limites de la Louisiane mal dessinées, amenèrent des négociations entre l'Espagne et les Etats-Unis. Les habitants du Mexique

poussaient leurs excursions jusqu'auprès de Natchitoches. Le général Wilkinson conclut un arrangement avec le général Herrera, commandant des Espagnols, par lequel la Sabine devait servir de limites aux deux puissances.

La Nouvelle-Orléans fut menacée d'un grand danger, par l'ambition d'Aaron Burr qui aurait voulu s'en emparer et séparer les Etats de l'Ouest de ceux de l'Atlantique. Cet homme, d'une énergie sans égale, avait concouru à la présidence des Etats-Unis avec le célébre Jefferson. Aucun d'eux n'ayant réuni la majorité requise, le sénat nomma Jefferson. Burr accepta cependant la vice-présidence qui lui revenait. Quelque temps après il eut le malheur de tuer en duel le général Hamilton, un des héros de la guerre de l'Indépendance. Aux élections suivantes il fut privé de la vice-présidence. Des sentiments de haine contre sa patrie pénétrèrent dans son cœur. Ce fut alors qu'il résolut de s'emparer de la Louisiane. Heureusement il fut arrêté dans le Mississippi en Janvier 1807, avant d'avoir pu organiser son armée; il fut conduit à Richmond, en Virginie, et jugé comme coupable de haute trahison, mais faute de preuves il fut acquitté. C'était un homme de grands talents qui eût pu

servir honorablement son pays; sa folle ambition brisa sa carrière, il mourut dans l'obscurité.

1809 Les Etats-Unis craignant que la Louisiane ne fût attaquée par les Anglais, voulurent établir un camp dans les environs de la Nouvelle-Orléans. Le général Wilkinson fut chargé de le former; il cantonna sept cents hommes, onze milles au-dessous de la ville; mais la chaleur du climat engendra des maladies, qui en firent mourir un grand nombre. Ce malheur causa un grand mécontentement aux Etats-Unis, Wilkinson fut accusé de négligence et rappelé à Washington, le général Wade Hampton fut nommé à sa place.

Cette même année, environ 5,800 personnes blanches et de couleur qui, après la révolution de Saint-Domingue s'étaient fixées à Cuba, vinrent s'établir en Louisiane.

1810 L'Espagne retenait encore malgré le traité de Saint-Ildephonse deux parties de la Louisiane: le territoire de Bâton-Rouge et celui de Mobile. Les Américains s'emparèrent sans combat du fort de Bâton-Rouge. Le Président des Etats-Unis en apprenant cela, envoya des pouvoirs à Claiborne qui prit possession du territoire au nom des Etats-Unis et arbora le drapeau

américain sur Saint-Francisville et sur Bâton-Rouge, de là il marcha sur le district de la Floride dont les habitants se soumirent sans opposition aux Américains. Ces territoires furent annexés au territoire d'Orléans; ils forment aujourd'hui en Louisiane les paroisses de Féliciana, Est Bâton-Rouge, Saint-Hélène, Saint-Tammany, et Biloxi et Pascagoula qui appartiennent maintenant à l'Etat du Mississippi.

Une insurrection eut lieu parmi les nègres 1811
de la paroisse Saint-Jean-Baptiste qui entraînèrent les esclaves des paroisses voisines. Ils incendièrent quatre ou cinq habitations, massacrèrent plusieurs planteurs et voulurent marcher sur la Nouvelle-Orléans. Ils furent défaits par la milice et seize de ces malheureux furent pendus, on plaça de distance en distance le long du fleuve des perches sur lesquelles étaient attachées leurs têtes.

Mais détournons, mes chers enfants, nos pensées de ces affreuses scènes, triste conséquence de l'esclavage, pour les reporter sur une des plus belles découvertes de notre siècle.

Un homme de génie, Fulton, né en Pennsylvanie, avait inventé, ou plutôt perfectionné les bateaux à vapeur. Il fit sa première expé-

rience avec un petit bateau sur la Seine, à Paris, en 1805. Déjà Jonathan Hulls avait fait connaître ce moyen de navigation aux Anglais en 1737; l'abbé Arnal aux Français en 1781, et Rumsey aux Américains en 1784. Fulton en fit une application plus active, et son entreprise fut couronnée du plus heureux succès.

Pour donner à ce grand homme une marque de sa satisfaction, la législature lui accorda pour dix-huit ans, le privilège de la navigation à la vapeur sur toutes les eaux du territoire.

Fulton mourut en 1815. On dit que sa vie fut abrégée par le chagrin qu'il eut de voir d'autres bateaux que les siens, construits d'après ses modèles, naviguer sur les rivières dont il avait le privilège exclusif.

Le 11 Février 1811, un acte du Congrès érigea le territoire d'Orléans en Etat, et rendit ses habitants aptes à rédiger une constitution.

Cette constitution devait être républicaine, basée sur celle des Etats-Unis. Peu de temps après, elle fut acceptée, telle que le Congrès l'avait exigé, par quarante-et-un mandataires du peuple assemblés en convention et le territoire d'Orléans fut admis dans les Etats-Unis d'Amérique sous le nom de Louisiane.

En sanctionnant les actes de la convention,

le Congrès annexa au nouvel Etat le territoire 1812
au nord de l'Iberville (aujourd'hui bayou Manchac,) jusqu'à la rivière aux Perles et au trente-unième degré de latitude, lequel n'avait pas été compris dans les limites décrites par la convention.

La Louisiane était à peine constituée, qu'un bateau à vapeur, le premier qu'on eut vu sur le Mississippi, vint en onze jours de Pittsburg à la Nouvelle-Orléans, comme pour rendre hommage au nouvel Etat. Ce spectacle qui est aujourd'hui si commun, causa alors un étonnement et un enthousiasme universel.

La première assemblée législative se réunit en Juin. Claiborne et Villeré, le fils de la victime d'Oreilly, étaient candidats pour gouverneur. La législature nomma Claiborne qui avait réuni le plus de suffrages. Son administration impartiale lorsqu'il était gouverneur territorial, lui avait concilié tous les partis.



GUERRE AVEC L'ANGLETERRE.



Nous voici arrivés, mes enfants, à une époque bien glorieuse de l'histoire de la Louisiane. Vous connaissez tous cette célèbre date du 8 Janvier; vous savez que cette journée a vu la défaite d'une armée anglaise qui, après s'être présentée en Louisiane comme sûre de la victoire, a dû fuir devant l'héroïque défense des Louisianais.

Je vais essayer de vous raconter tous les incidents de cette guerre mémorable.

Déjà en 1812, les Etats-Unis, indignés des nombreuses insultes faites à leur drapeau par l'Angleterre, avaient déclaré la guerre à cette puissance. La marine des Etats-Unis se couvrit de gloire dans cette première campagne; Décatur, Porter, Jones s'emparérent de plusieurs navires anglais. Le jeune et héroïque

Perry captura, sur le lac Erié, une flotille britannique; les Anglais et les Indiens leurs alliés furent défaits par le général Harisson dans le Canada, où le fameux chef Indien Tecumseh trouva la mort.

Plus tard, les forces navales de l'Angleterre, 1804
sous les ordres de Hardy, portèrent la dévastation sur les côtes de l'Atlantique. Le général Ross s'empara de Washington et l'incendia, mais les Anglais furent repoussés avec perte à Baltimore et à Plattsburg.

Alors les Anglais se dirigèrent vers le Sud où la Louisiane surtout, par sa belle position et la richesse de ses produits, excitait leur convoitise.

Le général Jackson, qui s'était distingué dans la guerre contre les Creeks, et qui venait de s'emparer de Pensacole, reçut l'ordre de se rendre immédiatement à la Nouvelle-Orléans.

Les forces de cette ville n'étaient que de sept cents hommes de troupes de ligne, mille miliciens mal armés, et cent cinquante matelots ou canonniers de marine. Mais on attendait des renforts du Tennessee et du Kentucky.

Il y avait à cette époque sur la Baie de Barataria une bande de pirates, commandée par un chef audacieux nommé Lafitte, dont

la tête avait été mise à prix par le gouverneur Claiborne. L'amiral anglais Cochrane, qui cherchait un endroit favorable pour débarquer ses troupes en Louisiane, s'adressa à lui, et lui fit les plus brillantes promesses pour se l'attacher; mais il repoussa ses offres, en donna connaisance à Claiborne, et en implorant son pardon il offrait ses services pour la défense de la Louisiane. Le général Villeré et Claiborne voulaient accepter ses offres généreuses, mais la législature s'y opposa; elle ordonna même au commodore Patterson de chasser les pirates; on ne trouva à Barataria que des canons abandonnés et quelques cabanes désertes, qui furent livrées aux flammes.

Ces choses se passaient avant l'arrivée du général Jackson. Le premier soin de ce général en arrivant à la Nouvelle-Orléans fut de passer la revue des troupes, qui étaient sous le commandement du major Daquin; les compagnies composées de Louisianais étaient bien exercées et manœuvraient admirablement; le général en exprima hautement sa satisfaction. Les jours suivants il visita les forts et tous les lieux attaquables; de retour à la Nouvelle-Orléans, il envoya le commandant Thomas Jones observer la flotte anglaise qui était à l'Ile aux

Vaisseaux. Jones était à la tête d'une flotille composée d'une goëlette de guerre et de cinq chaloupes canonnières, il devait surtout défendre les Rigolets, la principale passe entre le lac Pontchartrain et le lac Borgne; les Anglais attaquèrent Jones qui fut grièvement blessé ainsi que Parker, qui lui avait succédé dans le commandement, et s'emparèrent de la flotille dont la perte laissa la Nouvelle-Orléans à découvert.

Dans ces graves circonstances, Jackson proclama la loi martiale et convoqua la milice en masse; la législature l'autorisa à accepter les services de Lafitte et de ses compagnons.

L'arrivée des troupes du Tennessee et du Kentucky vint ranimer la confiance. L'assemblée mit à la disposition d'un comité $8,000 pour les premiers besoins de l'armée; il faisait froid, la milice était mal vêtue; les négociants se mirent volontairement à contribution; ils donnèrent des étoffes, des couvertures, des souliers. Les habitants de quelques paroisses envoyèrent $4,000.

Les dames travaillaient aux vêtements de leurs défenseurs, préparaient des médicaments et de la charpie pour les bléssés. L'enthousiasme était unanime dans cette ville habitée

par tant de peuples différents, mais dont cependant la majorité était française d'origine ou de naissance.

Le 23 Décembre, à minuit, neuf soldats de milice stationnés à un village de pêcheurs, sur le bayou Mazent, près du lac Borgne, aperçurent cinq barges chargées de soldats. Ils voulurent en vain se cacher, ils furent faits prisonniers; un seul parvint à s'échapper et mit trois jours pour parvenir en ville. Des pêcheurs espagnols avaient indiqué ce chemin à l'ennemi. Trois mille Anglais, sous les ordres du général Kean, débouchèrent par le bayou Bienvenu et cernèrent l'habitation Villeré sur laquelle était postée une compagnie de milice qu'ils firent prisonnière. Le jeune major Villeré, qui la commandait, s'échappa par une fenêtre, et vint jeter l'alarme à la Nouvelle-Orléans.

Jackson n'eut connaissance de la descente des Anglais qu'à deux heures de l'après-midi. Il envoya à leur rencontre un détachement de marins et un corps d'artillerie armé de deux pièces de canon. A quatre heures, les volontaires du Tennessee, les riflemen d'Orléans, les dragons du Mississippi avaient pris position au-dessous de la ville ; ils furent bientôt suivis

d'un bataillon de la milice urbaine, commandé par le major Plauché, et de quelques compagnies d'hommes de couleur. Claiborne, à la tête de deux régiments de milice et d'une compagnie de cavalerie couvrait la ville, du côté de Gentilly.

Peu après les Anglais, campés sur l'habitation Villeré, voyant un navire jeter l'ancre dans le fleuve, s'approchèrent, le prenant pour un bâtiment marchand. C'était la Caroline, goëlette de guerre des Etats-Unis, commandée par le capitaine Henley, ayant à son bord le commodore Patterson, qui avait reçu du général Jackson l'ordre de venir observer le camp ennemi. La Caroline ouvrit le feu sur les Anglais et leur tua cent hommes. Pendant que cet engagement avait lieu Jackson arriva et fit immédiatement les dispositions de l'attaque. L'avant-garde américaine repoussa un avant-poste de l'ennemi en face de l'habitation Lacoste pendant que le 7me et le 44me de troupes de ligne et les soldats de marine se rangeaient en bataille. Le combat s'engagea. L'ennemi commençait à repousser le 44me, lorsque arrivèrent deux bataillons de milice et quelques Indiens, qui attaquèrent avec tant de vigueur qu'ils pénétrèrent jusque

dans le camp et firent plusieurs prisonniers.

Les Tennessiens, adossés au fleuve, entretenaient un feu terrible qui ne cessa qu'à neuf heures. Deux heures après, une vive fusillade se fit entendre dans la direction de la plantation Jumonville. C'était la division Louisianaise de Morgan qui, campée sur la rive droite du fleuve, avait demandé à grands cris à venir prendre part au combat. Le général cédant à ses instances, n'eut que le temps d'échanger quelques coups de fusil avec l'ennemi, dont il fut séparé par les ténèbres.

Telle fut l'issue du combat du 23 Décembre, où les Anglais, au nombre de cinq mille, perdirent plus de quatre cents hommes; tandis que les Américains, qui n'avaient que deux mille combattants, ne perdirent que cent quarante hommes tués ou blessés, et soixante prisonniers.

Une compagnie de Louisianais, commandée par St-Gême, se retranchant, cette même nuit, sur le canal Rodriguez, deux milles au-dessus du combat, donna l'idée à Jackson d'y établir sa ligne de défense. Il ne laissa en face de l'ennemi que deux compagnies de cavalerie. Le canal fut élargi, creusé; on éleva au bord un fort parapet en terre dont le revêtement

était fait avec des balles de coton; dix-huit pièces de cañon et un obusier y furent braqués. Un arpent et demi plus bas, on fit une saignée à la levée, par laquelle le fleuve s'épanchant avec rapidité, changea la plaine en une nappe d'eau de trente pouces de profondeur.

Cette précaution fut nuisible: l'eau du fleuve augmentant celle du bayou par lequel les Anglais étaient entrés, leur facilita les moyens de débarquer leur artillerie. Ils s'en servirent le 27 avec tant d'avantage, qu'ils brûlèrent la Caroline, dont l'équipage parvint cependant à se sauver.

Le lendemain au point du jour l'ennemi fit deux attaques qui furent repoussées avec vigueur, et lui firent perdre deux ou trois cents soldats. Jackson n'eut que dix-sept hommes tués ou bléssés.

Le général Jackson reçut alors une députation de la législature, qui lui demanda quelle serait sa conduite, s'il était forcé de battre en retraite. On avait entendu dire que Jackson, en cas de revers, voulait incendier la Nouvelle-Orléans, comme les Russes avaient incendié Moscou. — "Si je savais, répondit-il, que mes cheveux connussent ma pensée, je les brûlerais sur-le-champ. Dans tous les cas, allez dire à

l'honorable corps dont vous faites partie, que la session sera bien chaude si je viens à abandonner la ville."

1815 Cependant les Anglais s'étaient préparés à une nouvelle attaque, ils avaient élevé des retranchements dont les embrasures se formaient de boucauts de sucre. Le 1er Janvier, à neuf heures du matin, trois batteries, l'une au bord de l'eau, l'autre au milieu de la plaine, une autre près de la forêt, armées de trente pièces de gros calibre, ouvrirent le feu sur la ligne américaine. Au bout d'une heure sept canons furent démontés et quatre heures après les Anglais abandonnèrent la batterie du bois; à trois heures du soir le combat finit.

Le général Packenham était parvenu à débarquer toute son armée, qui était de quinze mille hommes et se préparait à frapper un coup décisif.

Le 8 de Janvier, au point du jour, l'armée anglaise entière s'ébranla avec tant de rapidité, au bruit d'une canonnade si épouvantable, que les avant-postes américains n'eurent que le temps de se replier. Le brouillard favorisait la marche des ennemis; on les aperçut enfin à peu de distance de la ligne, en colonnes serrées. Ils se partageaient en deux divisions, comman-

dées par Gibbs et Kean, sous les ordres de Packenham; l'une se dirigeait contre le centre de la ligne américaine, l'autre contre la redoute de la levée qu'on n'avait pas eu le temps d'achever. Mais les Américains les attendaient; des soldats de marine, les pirates de Lafitte, des réfugiés français, tous excellents tireurs, étaient à leur poste. L'intervalle entre chaque embrasure se remplissait de riflemen Louisianais, Tennessiens et Kentuckiens, gens déterminés et tireurs habiles qui ne manquaient jamais leur but. Disposés sur plusieurs rangs, les derniers devaient charger les armes et les passer aux autres, afin que le feu n'éprouvât aucun ralentissement. La cavalerie se tenait prête à s'élancer sur les vaincus. Jackson, pouvait à peine contenir leur impatience; il attendait que l'ennemi fût à bout portant; il donna alors le signal, auquel ses soldats répondirent par trois acclamations bruyantes, suivies d'un feu roulant de toute la ligne. Les balles, les boulets, la mitraille, tombant comme la grêle sur les envahisseurs, arrêtèrent un instant leur élan. Ils avancèrent cependant sans tirer un seul coup, au milieu du feu terrible qui les dévorait. Quelques-uns étaient parvenus au bord du fossé, lorsque foudroyés,

ils se replièrent en désordre. Deux fois Packenham les ramena à la charge; la première fois, son cheval fut tué sous lui; la seconde il fut blessé mortellement. Un moment après, Gibbs et Kean, blessés, furent emportés du champ de bataille. Ce fut le signal de la retraite. Le général Lambert, accourant avec sa réserve, voulut en vain les arrêter; ils l'entraînèrent à six arpents du lieu du combat, où ils se reformèrent de nouveau et revinrent à la charge. Mais le feu des Américains les força à reculer. Ils se retirèrent laissant la place couverte de morts et de mourants.

Cette attaque de Packenham fut secondée par celle de Thornton contre la division Morgan, sur la rive droite du fleuve. Les troupes du premier étaient de quinze cents hommes bien armés, celles du second de sept cents, qui n'avaient la plupart que des fusils de chasse; les munitions mêmes leur manquaient. Ils furent repoussés mais leur retraite s'effectuait en bon ordre, lorsqu'à l'aspect de la déroute de l'armée de Packenham, Thornton s'arrêta et opéra bientôt lui-même sa retraite.

Telle fut l'issue de cette fameuse bataille de la Nouvelle-Orléans. Elle coûta aux Anglais deux mille morts, sans compter les blessés et

les prisonniers, et quatorze pièces de canon, et aux Américains, treize hommes, sept tués et six blessés. Elle n'avait duré que deux heures.

Les hommes qui se distinguèrent dans cette mémorable journée furent les généraux Villeré, Carroll, Coffee, le commodore Patterson, le colonel Delaronde, les majors Lacoste, Plauché, Hinds, le capitaine St-Gême, les lieutenants Jones, Parker, Mazent, les braves Lafitte, Bluche, Dominique, le colonel Savary, homme de couleur, et une foule de Louisianais, Kentuckiens et Français.

Lambert qui prit le commandement de l'armée anglaise, sollicita de Jackson, pour enlever les blessés et enterrer les morts, une suspension d'armes de vingt-quatre heures, qui lui fut accordée. Le 18 au soir, les Anglais quittèrent le sol de la Louisiane qu'ils foulaient depuis un mois.

Le même jour, l'escadre qui assiégeait le fort Saint-Philippe depuis le 9, mit également à la voile. La guerre était terminée.

Peut-être avez vous trouvé un peu long, mes chers enfants, les détails que je vous ai donnés sur cette guerre, mais ces événements sont si importants que je n'aurais voulu omettre aucun incident.

Cette victoire de Jackson non seulement délivrait la Louisiane de ses envahisseurs, mais encore elle terminait le grand duel des Etats-Unis et de l'Angleterre, en prouvant d'une manière éclatante à celle-ci que toute revendication sur ses anciennes colonies lui était pour toujours interdite, et on peut dire que c'est devant la Nouvelle-Orléans que s'est terminée la guerre de l'Indépendance.

Le général Jackson, par l'énergie et le courage dont il avait fait preuve dans le danger, par la promptitude de ses mouvements, avait montré toutes les qualités d'un grand capitaine, aussi devint-il l'idole du peuple Américain. Son entrée à la Nouvelle-Orléans fut un véritable triomphe, le peuple vint en foule au devant de lui ; un arc de triomphe avait été élevé sur la place d'armes, dans l'endroit même où s'élève aujourd'hui la statue équestre du général vainqueur. Des jeunes filles des plus nobles familles de la ville, vêtues de blanc et représentant les divers Etats et Territoires de l'Union, lui offrirent des couronnes et des fleurs, puis il se rendit à la cathédrale où le vénérable abbé Dubourg entouré de son clergé l'attendait et lui adressa un éloquent discours, auquel le général répondit quelques paroles modestes

attribuant à la divine providence le succès de ses armes.

Le général Jackson était venu en Louisiane avec de fortes préventions contre les Français; cependant ils s'étaient courageusement battus, la plupart avaient laissé leurs familles dans le besoin pour s'enrôler. Quand la guerre fut terminée, ils demandèrent un congé qui leur fut refusé; ayant obtenu de leur consul un certificat de leur qualité d'étranger, ils renouvelèrent leur demande; mais Jackson au lieu de céder à leurs justes réclamations voulut les envoyer au-delà de Bâton-Rouge.

Quand on apprit que le traité de paix n'attendait plus à Washington que la sanction du sénat, on espéra que le général serait moins rigoureux; mais il n'en fut rien. Alors un Français nommé Louailler prit la défense de ses compatriotes; c'était un homme instruit, d'une grande fermeté de caractère; il écrivit dans le Courrier de la Louisiane un article très sévère sur la conduite injuste du général. Jackson le fit arrêter, mais il fut mis en liberté par ordre du juge Hall; alors Jackson fit arrêter le juge et traduisit Louailler devant une cour martiale. Le général Gaines présidait cette cour; elle acquitta Louailler. Aussitôt la paix pro-

clamée, le juge Hall cita à son tribunal le général qui avait ainsi foulé aux pieds la justice: Jackson fut condamné à une amende de mille piastres, qu'il paya sur le champ.

1815 Le Congrès rendit à la Louisiane la justice qui lui était due; il considéra le patriotisme, le zèle ardent, le courage indomptable, les souffrances, les dangers auxquels les habitants s'étaient soumis de grand cœur. Il apprécia la générosité avec laquelle ils coururent au-devant de tous les besoins de l'armée, et au secours des blessés, amis ou ennemis. Il applaudit à la sollicitude de la législature, qui demeura en permanence tout le temps de la guerre, et décréta que la Louisiane avait bien mérité de la patrie.



PROSPÉRITÉ DE LA LOUISIANE.



L'administration du gouverneur Claiborne se terminant l'année 1816, il présenta ses adieux à la législature et au peuple, et en se félicitant de l'heureux résultat de la guerre, il remerciait le peuple de la confiance que celui-ci avait mise en lui. Il y avait treize ans qu'il gouvernait la Louisiane; peu de temps aprés il fut élu sénateur des Etats-Unis, et mourut le 23 Décembre de la même année, laissant une mémoire respectée dans l'Etat qu'il avait si longtemps gouverné. Le général Villeré, homme aussi recommandable par ses vertus privées que par ses talents militaires, le remplaça. 1816

Depuis l'année 1816 jusqu'en 1860, la Louisiane jouit d'une paix profonde et d'une grande prospérité qui ne furent troublés que

par quelques événements dont je vais vous faire le récit.

L'agriculture devenait chaque jour plus importante; les planteurs des Etats voisins, attirés par la fertilité du sol, venaient s'établir en Louisiane avec leurs esclaves. La culture de la canne à sucre donnant de grands bénéfices, on vit s'élever de nombreuses plantations sucrières; la culture du coton n'avait point encore la valeur qu'elle a acquise de nos jours. La Nouvelle-Orléans vit les maisons de commerce et les riches magasins se multiplier, son port se remplir de bâtiments et de bateaux à vapeur, ses terrains s'élever à des prix imprévus. Bientôt elle ne fut plus assez vaste pour contenir tous ses habitants; il fallut l'agrandir.

1820 Thomas B. Robertson, jurisconsulte intègre, fut élu gouverneur. Malgré l'état prospère de l'agriculture, le commerce souffrait de nombreuses banqueroutes causées par des spéculations imprudentes.

La Louisiane n'avait eu jusqu'alors de routes que celles qui longent les deux rives du fleuve. On décréta l'ouverture d'une route nationale, à partir de Madisonville jusqu'aux frontières de l'Etat, dans la direction de Nashville en Tennessee.

Le 16 Février 1823, un froid violent se fit sentir, les bords du fleuve furent glacés, l'on patina sur les marais. Tous les orangers furent détruits, ce qui fut une grande perte pour les petits propriétaires dont ils constituaient le revenu principal. On trouva morts de froid des bateliers dans leurs embarcations, des nègres dans leurs cabanes, des bestiaux dans les forêts.

Henry Johnson, qui jouissait d'une grande 1824
popularité, l'emporta sur le général Villeré qui était candidat pour la troisième fois, et fut élu gouverneur. La banque de la Louisiane fut incorporée, c'était la première établie depuis l'érection de la Louisiane en Etat.

La fièvre jaune, qui avait déjà exercé d'affreux ravages en 1822, ne fut pas moins terrible cette année-là.

C'est au commencement de cette année qu'on 1825
vit arriver en Louisiane, le général Lafayette dont le nom est si cher aux amis de la liberté. Le peuple américain avait salué avec enthousiasme l'ami de Washington, et je vais vous dire en peu de mots combien il l'avait mérité. Lorsque, tout jeune encore, Lafayette était venu en aide aux Américains, leur cause semblait désespérée, et malgré une infinité d'obstacles

et les prières de sa famille, il s'embarqua le 26 Avril 1777, sur un bâtiment frété par lui. Le congrès lui décerna le grade de major-général. Blessé à la première affaire, il continua de combattre avec la bravoure la plus brillante, pendant tout le cours de la guerre; il mérita l'amitié de Washington et l'admiration des Américains qui lui décernèrent une épée d'honneur. Il retourna en France, sollicita des secours, et obtint l'envoi d'un corps de 6,000 hommes. Ces forces commandées par Rochambeau ne furent prêtes qu'au commencement de 1780. Le jeune enthousiaste prit les devants et arriva le premier à Boston. Dans cette nouvelle période de la guerre, où désormais la France était engagée et dans les détails de laquelle nous ne pouvons entrer, il se conduisit avec autant de capacité que de bravoure.

En résumé son courage, ses talents militaires, son dévouement, l'activité qu'il déploya pour obtenir les secours de la France et de l'Espagne, l'ont fait saluer comme un des libérateurs des Etats-Unis.

En 1784 il fit un nouveau voyage aux Etats-Unis, qui fut un triomphe continuel; il alla passer un mois auprès de son illustre ami, Washington. Les Américains exprimèrent

leur reconnaissance pour lui en donnant son nom à des villes, en lui dressant des statues, en lui donnant le titre de citoyen américain, titre transmissible à ses descendants. En 1824, en réponse aux pressantes invitations du congrès, il s'embarqua pour visiter les Etats-Unis qu'il n'avait pas revus depuis quarante ans. Il fut accueilli comme un des pères de la patrie, et son voyage ne fut qu'une suite d'ovations, une marche triomphale.

Pierre Derbigny, orateur distingué, fut élu 1829
gouverneur en 1829. A la même époque, le général Jackson, le vainqueur des Anglais, succéda à Quincy Adams, et inaugura une présidence qui dura huit ans.

L'année 1830, le siège du gouvernement fut posté à Donaldsonville ; la législature décréta la peine de mort contre ceux qui exciteraient les esclaves contre leurs maîtres, soit par des écrits ou des discours, tenus en chaire, au barreau, au théâtre, ainsi que contre ceux qui introduiraient des pamphlets ayant la même tendance. Ce n'était pas assez de défendre ces écrits, il fallait encore les rendre nuls entre les mains des nègres. Elle décréta l'emprisonnement contre ceux qui enseigneraient ou feraient enseigner à lire à un esclave. Ces lois

rigoureuses étaient motivées par la présence d'abolitionistes venus des Etats du Nord, qui cherchaient à soulever les nègres contre les blancs.

La mort de Pierre Derbigny avait laissé vacante la place de gouverneur, elle fut remplie temporairement par Jacques Dupré, en sa qualité de président du sénat.

L'année suivante M. Bienvenu Roman fut élu gouverneur, et le siège du gouvernement transféré de nouveau de Donaldsonville à la Nouvelle-Orléans.

Il y eut à cette époque un ouragan qui refoula les flots de la mer sur les lacs et les bayous, poussa leurs eaux jusqu'à la Nouvelle-Orléans, et inonda les campagnes voisines du golfe; les dommages furent estimés cent mille piastres.

La législature fit soumettre au congrès un plan des bouches du Mississippi par un ingénieur de mérite, M. Buisson, citoyen d'origine française. La nécessité de creuser un canal pour les bâtiments y était démontrée, prouvée.

1832 Un pénitencier fut établi a Bâton-Rouge sur le plan de celui de Weathersfield, dans le Connecticut. En 1828 la paroisse de Claiborne avait été incorporée; celle de Livingston le fut cette année-là.

Un fléau terrible vint éprouver la Louisiane; c'était le choléra. Aprés avoir fait de grands ravages en Europe, il éclata au Canada, puis il parcourut tous les Etats et vint enfin en Louisiane où régnait déjà la fièvre jaune. Le chiffre des victimes à la Nouvelle-Orléans dépassa 5,000. On cita dans les environs de la ville des plantations ou 70 à 80 esclaves avaient été enlevés en deux jours.

En 1833, le congrès porta un premier coup à l'agriculture en Louisiane par un tarif qui stipulait une réduction graduelle des droits sur les marchandises étrangères. Cette loi faisait donc subir aux sucres étrangers une diminution et par contre-coup déprécier les sucres du pays. Les sucreries étaient à l'apogée de leur prospérité. On comptait à cette époque plus de sept cents habitations sucrières, représentant un capital de 40 millions de piastres. La Louisiane fournissait la moitié du sucre consommé aux Etats-Unis. Les planteurs sucriers constituaient la haute classe de la société; ils avaient deux banques où ils puisaient à pleines mains; mais cette facilité à se procurer de l'argent donna naissance à un luxe effréné, ruineux; le faste des grandes habitations était égal à celui des demeures princières de l'Europe.

Ces anciens planteurs, descendants la plupart des compagnons de Bienville ou des réfugiés de l'Acadie ou du Canada, avaient hérité des qualités chevaleresques de leurs ancêtres; d'une bravoure à toute épreuve, hospitaliers et généreux, leur énergie valut à la Louisiane une ère de prospérité inouïe. Les dames Louisianaises se distinguaient par une beauté exceptionnelle, que les arts se sont plu à célébrer.

Les poètes ont chanté la blancheur mate de leur teint, le noir velouté de leurs beaux yeux, leur gracieuse indolence; figures idéales, unissant à une pureté de lignes, digne de la statuaire antique, le charme de l'expression. Type charmant, qui promet de se perpétuer en Louisiane.

Les propriétés avaient atteint une valeur extraordinaire, les acquéreurs de terrains ayant réalisé de grands bénéfices en les revendant, on vit les terres doubler encore de prix.

1835 En 1835, M. Edward White fut élu gouverneur. La fièvre des spéculations continuait à agiter les esprits, toutes les têtes étaient saisies du désir de faire fortune. La Louisiane vit prêter une valeur exorbitante folle, à des terrains couverts d'eau. On alla jusqu'à tracer des plans de villes au milieu des cyprières.

Pour quelques fortunes élevées par ces spéculations à outrance, combien de familles furent ruinées!

En 1837, une question importante pour les Etats du Sud était agitée au congrès des Etats-Unis: celle de l'abolition de l'esclavage, dans le district de Colombie. Quelques représentants du Nord, en faveur de l'abolition, parlaient hautement contre l'esclavage. Les défenseurs du Sud y répondirent avec animation. Pour décider la question, les représentants du Sud sortirent du congrès, protestant qu'ils n'y rentreraient plus, si on ne cessait les calomnies proférées contre une institution sanctionnée par la constitution des Etats-Unis. Cet argument fit cesser la contestation. La Louisiane approuva cette conduite courageuse des représentants sudistes.

Cette année fut marquée par une crise finan- 1837
cière en Louisiane, et dans tous les Etats-Unis. Les banques ayant suspendu leurs paiements, la ruine et la désolation étaient dans tout le pays. D'un autre côté, le nouveau tarif avait déprécié le sucre, et on commençait à délaisser cette culture pour celle du coton, mais les premiers essais n'en furent point heureux.

La législature dont le peuple avait demandé

la convocation, s'assembla en Janvier. La crise était dans toute sa force, les banques ne payaient qu'en papier, la confiance était détruite, le commerce anéanti. Cette législature forma trois nouvelles paroisses: celles de Caddo, de Caldwell et de Madison.

1839 M. Bienvenu Roman fut élu pour la seconde fois gouverneur. Quand l'assemblée ouvrit la première session de la législature, les banques avaient repris les paiements en espèces. Cette reprise était du 25 Décembre de l'année écoulée. L'assemblée législative forma la paroisse Union d'une partie de celle d'Ouachita.

Les fréquents enlèvements d'esclaves provoquèrent une loi qui rendit les propriétaires, les capitaines de bâtiments et de toute embarcation à bord desquels se trouvait un esclave sans le consentement de son maître, solidaires de tous dommages et intérêts, et en outre passibles d'une amende de cinq cents piastres par esclave.

L'année 1840 fut marquée par le débordement du fleuve, la crue commença en Février, et dans les premiers jours de Mars il dépassait déjà la marque des plus hautes eaux. Jamais il n'avait atteint une telle hauteur, sauf en 1782, quand les Attakapas et les Opélousas

furent en partie ensevelis sous les eaux. Les crevasses furent nombreuses, les terres de la Fourche et de Concordia furent en partie submergées. La rivière Rouge, refoulée par le Mississippi, inonda les riches plantations cotonnières.

Alexandre Mouton fut élu gouverneur et 1843
entra en place le 30 Janvier 1843. Le nouveau gouverneur avait été Orateur de la chambre et membre du sénat des Etats-Unis.

Le 14 Mai 1845, une nouvelle constitution fut adoptée. Cette constitution était plus démocratique que celle de 1812, elle fut ratifiée par le peuple, et la nouvelle législature s'assembla le 9 Février 1846.

Le gouverneur élu sous la nouvelle constitu- 1846
tion, Isaac Johnson, entra en place le 12 Février 1846. Peu après son installation, la guerre éclata entre les Etats-Unis et le Mexique au sujet des frontières du Texas.

Depuis plusieurs années, le Texas s'était retiré du Mexique et avait formé une république, qui avait été reconnue par la France, l'Angleterre et les Etats-Unis. En 1837, il avait demandé à être admis dans l'Union. Le président Van Buren avait refusé afin d'éviter la guerre avec le Mexique. En 1845, le prési-

dent Polk appuya le projet d'annexion. Peu après il envoya une petite armée sur les frontières, sous le commandement du général Zachary Taylor, qui s'établit sur les rives du Rio-Grande. Là il fut attaqué par l'armée mexicaine et gagna sur elle la bataille de Palo-Alto. Ses forces étant très inférieures et courant le risque d'être enveloppées par l'armée ennemie, il fit demander des secours à la Nouvelle-Orléans. A cet appel tous les nobles et patriotiques sentiments des Louisianais se manifestèrent; on trouva des volontaires dans toutes les classes de la société, et en peu de temps on vit une armée réunie sous les ordres du général Taylor qui prit l'offensive et s'empara de Matamoros. Les Américains dans toute cette guerre qui se termina par la prise de Mexico, se conduisirent de la façon la plus brillante.

En 1850, le siège du gouvernement de la Louisiane fut transporté à Bâton-Rouge où une maison d'Etat avait été construite. Le 28 Janvier, Joseph Walker succéda à Isaac Johnson. Dans son discours d'inauguration le nouveau gouverneur semblait prévoir tous les maux de la guerre de la sécession, il constatait les progrès du parti abolitioniste et l'agression continuelle de ce parti contre les

intérêts du Sud. Nous verrons désormais la terrible question de l'esclavage aller grandissant et creuser entre le Nord et le Sud un abîme infranchissable.

Durant l'administration de Walker, la Nou- 1852
velle-Orléans fut le centre d'une organisation dont le but était l'annexion de l'île de Cuba aux Etats-Unis. Le général Lopez, qui était à la tête du mouvement, entraîna plusieurs jeunes gens de la Nouvelle-Orléans dans cette expédition malheureuse ; la plupart périrent dans un combat inégal, et le malheureux Lopez mourut sur l'échafaud. Les habitants de la Nouvelle-Orléans, exaspérés de la mort de leurs compatriotes, se portèrent en masse au consulat espagnol en proférant des menaces et des insultes.

En 1853, P. O. Hébert fut élu gouverneur. L'année 1854 fut marquée par une fièvre jaune terrible, qui, après avoir éprouvé la Nouvelle-Orléans, étendit ses ravages dans les campagnes. On fit néanmoins des améliorations intérieures en établissant des railroads dans l'Etat, correspondant avec ceux du Nord et de l'Ouest.

En 1855, on vit la chute du parti Know-Nothing, qui avait été importé de la Nouvelle

Angleterre en Louisiane. Ce parti, après avoir exclu les étrangers de toutes les places du gouvernement, voulut aussi exclure la religion catholique. Ce fut le signal de sa chute en Louisiane, les Louisianais ayant conservé un grand attachement à la religion de leurs pères.

1856 Lorsqu'en Janvier 1856 le gouverneur Hébert eut terminé ses relations officielles avec l'Etat, il adressa à la législature des adieux où il déplorait les scènes violentes dont les élections étaient sans cesse témoins. Cet état de choses était pour lui l'avènement de l'anarchie et la négation de la vraie liberté.

Au gouverneur Hébert succéda Robert Wickliffe. En ouvrant la session de la législature de 1857, il se félicite du résultat de l'élection présidentielle, du triomphe de James Buchanan, candidat démocrate, sur Frémont, premier candidat sérieux des républicains noirs.

1860 Ce fut en 1860 qu'eut lieu l'attentat de John Brown. Cet homme, à la tête d'une bande de fanatiques, pénétra en Virginie pour soulever les noirs et les pousser à massacrer leurs maîtres. Brown paya de sa vie le crime qu'il avait commis, mais le signe le plus alarmant

pour le Sud était l'approbation que le peuple du Nord donnait à un pareil attentat.

Thomas O. Moore succéda au gouverneur Wickliffe. Dans son message d'inauguration il constate et déplore les progrès du parti abolitioniste. Mais, hélas! les temps approchaient où l'antagonisme des deux sections allait produire un des plus grands conflits que l'histoire eut enregistrés. De ce redoutable choc devait jaillir la flamme du plus gigantesque des incendies. Nous marchons encore, nous marcherons longtemps sur les ruines qu'il a amoncelées. Regardez autour de vous, mes enfants, et vous les verrez.



GUERRE CONFÉDÉRÉE.



1860 Vous avez déjà vu, mes enfants, dans le précédent chapitre, que la question de l'esclavage avait créé entre les Etats du Nord et ceux du Sud, un antagonisme qui allait chaque jour grandissant; la nomination d'Abraham Lincoln vint mettre le comble à l'exaspération du Sud, et fut considérée comme une véritable déclaration de guerre. L'avènement du parti républicain au pouvoir ne laissait aucun espoir, l'animosité de ce parti contre tous les droits du Sud était évidente; aussi après bien des démarches infructueuses pour avoir une réponse satisfaisante au sujet de l'esclavage, les Etats du Sud résolurent de se séparer de ceux du Nord. En se retirant de l'Union ils ne

faisaient qu'user de ce droit sacré qu'ont tous les peuples de disposer d'eux-mêmes.

Le 20 Décembre 1860, une convention assemblée à Charleston déclara, "que l'Union existant entre la Caroline du Sud et d'autres Etats connue sous le nom d'Etats-Unis d'Amérique, était dissoute." La Louisiane suivit cet exemple. La convention appelée par la législature pour prendre en considération la position du pays, s'assembla à Bâton-Rouge le 23 Janvier 1861, Alexandre Mouton fut nommé pré- 1861
sident de ce corps. Il fut décidé que, tous les droits des citoyens étant menacés par l'arrivée au pouvoir d'un parti ouvertement hostile aux intérêts de l'Etat, l'on se retirerait de l'Union, et qu'on prendrait possession des forts et des munitions de guerre. Selon cette résolution on s'empara de l'Arsenal et des casernes de Bâton-Rouge, qui furent évacuées par les troupes des Etats-Unis.

Quelques jours après les troupes de l'Etat occupèrent le fort Pike, sur les Rigolets, et les forts Jackson et St.-Philippe sur le Mississippi. Le 26 Janvier la convention passa l'acte de dissolutian entre l'Etat de la Louisiane et les Etats-Unis d'Amérique. Les Etats de Mississippi, d'Alabama, de Floride, de Georgie

avaient déjà adopté cette grave résolution. Les Etats du Sud prirent le nom d'Etats Confédérés.

La Confédération se forma des Etats suivants: Caroline du Sud, Caroline du Nord, Mississippi, Alabama, Virginie, Tennessee, Arkansas, Louisiane, Texas, Georgie et Floride. Le premier siège du gouvernement fut d'abord à Montgomery, puis il fut transporté à Richmond en Virginie. Jefferson Davis, du Mississippi, fut élu président et Alexandre Stephens, de la Georgie, vice-président.

Au premier appel les Louisianais furent sous les armes et se rendirent en Virginie où ils restèrent jusqu'à la fin de la guerre. Les hostilités commencèrent à Charleston, Caroline du Sud. Le commandant confédéré Beauregard voulut s'emparer du fort Sumter qui était défendu par des troupes fédérales sous les ordres du major Anderson. Il somma donc le fort de se rendre, et sa demande étant repoussée, le premier coup de canon fut tiré par les Confédérés le matin du 12 Avril. Après avoir subi un terrible bombardement qui dura trente quatre heures, le major Anderson, n'ayant plus de munitions, fut obligé de se rendre. La nouvelle de la prise du fort Sum-

ter produisit une grande exaspération dans le Nord, et le peuple se leva en masse à l'appel du président Lincoln.

Plusieurs engagements eurent lieu entre les Confédérés et les troupes du Nord, puis vint la célèbre bataille de Bull-Run, où les Confédérés remportèrent une victoire signalée. Mais nous n'avons à nous occuper de la guerre hors de l'Etat de la Louisiane que d'une manière générale, et je désire fixer votre attention sur les événements qui se sont passés dans notre Etat.

Toutes les affaires étaient suspendues en Louisiane, une seule grande et unique pensée absorbait les esprits : La guerre. Les cœurs étaient brûlants de patriotisme, et dans cette lutte inégale où tout était à créer, la générosité des habitants suppléa à tout, se manifesta sous toutes les formes, en dons volontaires d'argent, de vêtements, de munitions pour l'armée.

Une grande activité régnait pour la défense 1862
de l'Etat ; on savait toute l'importance que le gouvernement fédéral attachait à l'ouverture du Mississippi. Le fort Jackson, sur le côté Ouest du fleuve et le fort St.-Philippe sur le côté Est étaient tous deux fortifiés d'une

manière supérieure ; ils semblaient pouvoir défier tous les efforts de l'armée fédérale ; leurs défenseurs étaient commandés par des officiers de talent ayant appartenu à l'armée des Etats-Unis. Le fort Jackson, par J. R. Duncan avec 1500 hommes, le fort St.-Philippe, par le colonel Higgins avec des forces inférieures.

Le gouvernement fédéral résolut de s'emparer de la Nouvelle-Orléans au printemps de 1862. Elle devait être attaquée par des troupes de terre et de mer. La flotte commandée par le capitaine Farragut était de 47 vaisseaux, 18 steam gunboats et 24 schooners. Les forces de terre, commandées par le général B. Butler, avocat du Massachusetts, étaient de 15,000 hommes.

Le général Butler avait cantonné ses troupes à l'île aux Vaisseaux pendant que Farragut se préparait à remonter le fleuve. Les forts furent attaqués le 18 Avril 1862, pendant six jours ils subirent un terrible bombardement qui ne put les réduire. Alors Farragut résolut de passer les forts avec sa flotte. Les confédérés avaient uni les deux rives du fleuve avec une chaîne de fer, de plus ils avaient une flotille composée de deux béliers, le *Manassas* et le *Louisiana*, et de 14 gunboats, mais d'une

force bien inférieure à ceux des Fédéraux ; la plupart étant de simples bateaux qui naviguaient autrefois sur le fleuve.

Pour détourner l'attention des Confédérés, les Fédéraux ouvrirent un feu violent sur le fort Jackson, puis ils attaquèrent le cable et la flotille, qui se défendirent bravement. Les deux béliers, le *Manassas* et le *Louisiana*, furent détruits pendant l'action, et malgré l'héroïque défense des Confédérés, la flotte fédérale franchit les forts, et le 25 Avril elle jetait l'ancre devant la Nouvelle-Orléans. Le 30 du même mois, le général Butler, à la tête de son armée, prenait possession de la ville.

Lorsque l'armée fédérale s'empara de la Nouvelle-Orléans, une inexprimable confusion régnait dans cette malheureuse cité. Les Louisianais, répondant à l'appel du général Beauregard, s'étaient rendus dans l'Ouest où une nombreuse armée menaçait la Louisiane. La ville était donc dépourvue de défenseurs. Cette population de femmes, d'enfants, de vieillards, se trouvant à la merci du vainqueur, le général confédéré, Mansfield Lovell, qui commandait le département de la Louisiane depuis le 18 Octobre 1861, ne voulut point tenter une vaine résistance qui n'aurait con-

tribué qu'à aggraver les maux qui menaçaient les habitants. Mais avant de quitter la ville il voulut détruire toutes les marchandises et les munitions de guerre qui auraient pu tomber entre les mains des Fédéraux. Plus de 1500 balles de coton, plusieurs navires chargés de coton, quinze à vingt steamboats sur le fleuve, un magnifique bélier, le *Mississippi*, qui n'était point encore terminé, furent livrés aux flammes.

Le 28 Avril, les forts ne voulant point prolonger une défense devenue inutile, s'étaient rendus au commodore Porter. Les canonnières fédérales remontant le fleuve s'emparèrent de Bâton-Rouge.

Cependant les Louisianais, malgré l'échec que leur avait causé la perte de la Nouvelle-Orléans, n'avaient point abandonné la défense de leur Etat. Ils résolurent de reprendre Bâton-Rouge. Ils attendirent, pour l'attaquer, l'aide d'un bélier d'une force extraordinaire, que l'on construisait dans la rivière Rouge. Le général Breckinridge, commandant des forces confédérées, ayant reçu avis que l'*Arkansas* était prêt à le seconder, quitta le 5 Août, au matin, la rivière Amite, et s'avança vers l'armée fédérale. La bataille s'engagea, les forces

confédérées étaient fort inférieures à celles de leurs ennemis, mais Breckinridge comptait sur l'aide de l'*Arkansas*. Toute la journée il attendit vainement le signal du canon.

L'*Arkansas* s'apprêtait à tenir sa promesse, mais en sortant de la rivière Rouge, il avait eu à soutenir un combat contre les gunboats fédéraux. Ses machines furent gravement avariées, et lorsque ses officiers, entendant le canon des Confédérés, voulurent tenir leur promesse et leur venir en aide, l'ingénieur déclara que les machines étaient hors de service et ne pouvaient être réparées. Les officiers désespérés, ne voulant point l'abandonner aux Fédéraux, y mirent le feu.

Les Confédérés remportèrent sur les forces fédérales une victoire signalée, mais elle ne put être décisive par le manque d'action de l'*Arkansas*. Les Fédéraux avaient subi de grandes pertes, le général de brigade, Thomas Williams, fut tué pendant l'action.

Peu de temps après les Fédéraux reprirent Bâton-Rouge, puis ils tournèrent leurs armes vers le sud de la Louisiane. Au mois d'Octobre ils partirent de la Nouvelle-Orléans sous les ordres du général Weitzel, pour s'emparer de la paroisse de Lafourche; ils rencontrèrent

les Confédérés à Labadieville, à 14 milles de Thibodeaux, et après quelques engagements les Confédérés, voyant que leurs forces étaient par trop inférieures à celles de leurs adversaires, se décidèrent à retraiter, et laissèrent les Fédéraux maîtres du pays.

1863 Le 1er Janvier 1863, le président Lincoln lança la fameuse proclamation qui abolissait l'esclavage.

Le 14 Avril 1863, une importante bataille eut lieu dans la paroisse Sainte-Marie, près de Franklin; cette bataille est connue sous le nom de "Bisland," du nom de l'endroit où les Confédérés étaient campés. Les troupes fédérales étaient de 18,000 hommes, celles des Confédérés de 1500. Celles-ci étaient commandées par le général Alfred Mouton, un des plus braves fils de la Louisiane. Les fédéraux étaient sous les ordres de P. Nathaniel Banks, qui avait succédé à Benjamin Butler. Dans cette campagne, ces derniers perdirent 4,000 tués ou blésses; les Confédérés se conduisirent en héros devant des forces si supérieures, mais malgré leurs succès ils furent obligés de retraiter sur Alexandrie.

Le plan des Fédéraux pour l'ouverture du Mississippi finit par réussir. Vicksburg, après

une résistance qui a rendu son nom fameux dans l'histoire, se rendit le 4 Juillet 1863. Quatre jours après, Port-Hudson, en Louisiane, à la suite d'une héroïque défense se rendit au général Banks. L'armée de ce général consistait en grande partie d'hommes de couleur. Plus de 50,000 Africains étaient sous le drapeau des Etats-Unis depuis la proclamation du président Lincoln.

L'année 1864 vit deux gouverneurs en Louisiane. Le 22 Février 1864 les partisans de l'Union ayant nommé Michaël Hahn, il devint gouverneur pour la partie de la Louisiane qui se trouvait sous la domination des Fédéraux.

Le 3 Mars de la même année, le général 1864
Allen fut nommé par le peuple, et son autorité reconnue au-dessus de la Nouvelle-Orléans et des lignes fédérales.

Le général Allen était entré comme colonel dans le 4me régiment de la Louisiane. Il gagna son avancement par des services répétés. Les soldats avaient en lui la plus grande confiance et l'auraient suivi partout. Il fut gravement blessé à l'attaque de Bâton-Rouge, mais il fut heureusement sauvé, et servit encore noblement la cause confédérée. Il méritait bien la confiance que le peuple avait placée en lui en

le nommant gouverneur dans les circonstances difficiles où se trouvait l'Etat, car jamais la Louisiane n'eut un plus noble défenseur de ses droits que Henry Watkins Allen.

Au printemps de l'année 1864, le genéral Banks entreprit une expédition ayant pour but d'envahir la vallée de la rivière Rouge et surtout de s'emparer de Shreveport, siège du gouvernement confédéré.

A cet effet il forma trois corps d'armée qui, réunis, représentaient un total de 45,000 hommes et une flottille de 60 canonnières et transports.

Banks se mit à la tête de son premier corps et se dirigea vers le point central, Shreveport, en suivant lè bayou Têche. Le 2me corps, sous les ordres du général A. J. Smith, débarqua à l'embouchure de la rivière Rouge. Il s'empara du fort de Russy et le 16 Mars il entra à Alexandrie, où le général Banks le rejoignit avec son corps d'armée. Le troisième corps s'était réuni à Camden, Arkansas, sous les ordres du général Steele, et avait reçu l'ordre de marcher vers le Sud.

Pour arrêter cette nombreuse armée, le général confédéré Kirby Smith, commandant en chef des départements de la Louisiane, du

Texas et de l'Arkansas, avait fort peu de troupes, et pourtant le territoire dont la garde lui était remise était très vaste. Il confia au général Richard Taylor, fils de l'ex-Président Zachary Taylor, le soin de s'opposer à l'avance des deux corps fédéraux, sous les ordres du général Banks, pendant que lui surveillerait celui du général Steele, afin de prévenir une jonction de ces deux généraux.

Le général Taylor n'avait qu'une faible troupe à opposer aux deux corps d'armée du général Banks, aussi fut-il obligé de se retirer graduellement devant celui-ci, afin de concentrer ses forces avant de lui livrer bataille.

Enfin, lorsqu'il fut à un quart de mille de Mansfield, petit village situé entre Natchitoches et Shreveport, et comme il avait réussi à concentrer 9,000 hommes, il se décida à mettre un terme à l'envahissement de son Etat, et le 8 Avril eut lieu la bataille de Mansfield. Les Fédéraux furent complétement défaits, et se retirèrent à Pleasant Hill, endroit situé à 15 milles du champ de bataille, où ils reçurent des renforts.

Les Confédérés les poursuivirent rapidement, exaltés de leur première victoire, quoi-

qu'elle leur eût coûté bien cher, par la perte du général Alfred Mouton, qui fut tué dans cette glorieuse journée. Un second combat eut lieu à Pleasant Hill, la victoire fut vivement disputée des deux côtés ; les Confédérés furent tenus en échec par la division du général A. J. Smith, ce qui permit à l'armée fédérale exténuée d'atteindre la rivière Rouge, après avoir subi une perte de 3,000 hommes et de vingt pièces d'artillerie. La flotte qui s'était dirigée vers Shreveport, en apprenant ces nouvelles, rebroussa chemin et dans sa retraite essuya le feu des batteries confédérées et des guérillas. En approchant des rapides près d'Alexandrie, Porter vit que la rivière avait tellement baissé que ses canonnières ne pouvaient les franchir. La flotte fut tirée de cette position périlleuse par le lieutenant-colonel Bayley. Cet officier construisit une écluse qui souleva assez les eaux pour permettre aux bateaux de franchir ces rapides.

Le général Steele, qui devait opérer dans l'attaque contre Shreveport, avec un corps d'armée venant de l'Arkansas, fut obligé, à cause des revers de Banks, de retraiter sur Little Rock. Il parvint à atteindre cette ville, bien qu'il eût été sur toute la route harassé

par les Confédérés et qu'il eût subi des pertes considérables.

De graves événements avaient lieu pendant ce temps dans les autres Etats confédérés, et décidaient du sort de la Louisiane.

Après une lutte gigantesque de quatre années, après avoir déployé des talents militaires, un courage, une persévérance dont jamais aucune nation n'a offert un plus mémorable exemple, le peuple du Sud se sentit vaincu, écrasé par le nombre, et après un dernier effort, après une lutte suprême où 40,000 hommes vinrent se briser contre 400,000, le général Robert Lee rendit sa noble épée. La cause confédérée était perdue, mais elle tombait du moins glorieusement, dans une véritable apothéose!

Les autres généraux du Sud suivirent l'exemple de Lee. Le 4 Mai, le général Richard Taylor se rendit au général Canby avec ses troupes et munitions de guerre, pour le département de l'Alabama, du Mississippi et de l'Ouest de la Louisiane. Le général Kirby Smith, dans le département du trans-Mississippi, se rendit le 26 Mai seulement. Le gouverneur Allen, ne voulant pas être témoin de

l'asservissement de son Etat, se retira au Mexique où il mourut deux mois après.

Je ne voudrais point, mes enfants, par l'énumération des événements qui ont suivi la prise de la Louisiane, élever dans vos jeunes cœurs des sentiments de haine contre ceux qui ont méconnu envers votre Etat tous les droits de la justice et de l'humanité, je devrais donc déposer ici la plume. Cependant il est une date glorieuse, qui éclaire d'une lumière si pure l'avenir de la Louisiane, que je me fais un devoir et un plaisir d'écrire encore quelques lignes pour vous offrir en exemple cette mémorable journée du 14 Septembre 1874.

Après avoir supporté la spoliation, la fraude électorale, l'asservissement, aussi loin que la dignité humaine pouvait le permettre, le peuple Louisianais revendiqua, le 14 Septembre 1874, ses droits de peuple libre, les armes à la main, et jamais mouvement populaire ne fut plus légitime. Tout espoir était perdu d'obtenir des élections libres, et lorsqu'il fut bien avéré que le but de l'usurpateur Kellogg était de priver les blancs de l'Etat de la Louisiane du droit de porter des armes, le peuple s'assembla en masse, le matin du 14 Septembre, et à ce meeting le plus nombreux et le plus

respectable qui ait jamais été, des résolutions condamnant les injustices dont le peuple souffrait furent adoptées, et un comité de citoyens fut nommé pour aller trouver William Pitt Kellogg et demander sa démission. A midi et demi, le comité se rendit à la maison d'Etat pour voir Kellogg; il avait fui à la Douane à l'abri des baïonnettes fédérales. C'est de cette quasi-forteresse qu'il fit répondre au comité qu'il ne pouvait traiter avec lui.

Le comité fit son rapport, et instantanément les citoyens se levèrent en masse.

Déjà dans les magasins des armes avaient été saisies, et il y avait dans le fleuve un steamer stationné vis-à-vis le troisième précinct et chargé d'armes et de munitions. La police métropolitaine empêcha les propriétaires de ces armes d'en prendre possession. Alors les citoyens se rendirent sur la levée pour s'emparer de ce qui leur appartenait. A la tête de la rue du Canal, les métropolitains, commandés par le général Longstreet, les attaquèrent. Les citoyens construisirent, à l'aide des chars urbains et de pavés, des barricades formidables, à l'extrémité des rues qui débouchent sur la rue du Canal. Les métropolitains s'avancèrent croyant avoir facilement raison

d'un peuple à peine armé; mais cette garde si longtemps une menace pour les citoyens, fut en un instant repoussé et mise hors de combat; on lui prit ses canons, qui furent retournés contre elle. Elle s'enfuit laissant ses morts et ses blessés parmi lesquels était le général Badger, et elle chercha refuge à la Douane où elle trouva protection sous les plis du drapeau américain.

Mais cette victoire du peuple était chèrement payée par la perte de plusieurs braves citoyens qui avaient donné leur vie pour une si juste cause, aussi leur souvenir reste gravé dans tous les cœurs Louisianais; et voici les noms de ces martyrs de la liberté: Gourdain, Gautier, Tolédano, Brulard, Bozonier, Graval, West, Lindsay, Newman, Robbins, Morhman.

Le gouvernement légal, choisi par le peuple, entra en fonctions au milieu de la réjouissance générale. Une ère de paix et de bonheur semblait, après ces généreux sacrifices, devoir s'ouvrir pour la Louisiane; mais, hélas! cette espérance fut de courte durée, une proclamation du président Grant vint replacer la Louisiane sous le joug radical.

Mais cette héroïque conduite des Louisianais avait provoqué dans le Nord une salutaire ré-

action contre le radicalisme, et le triomphe de la démocratie vint arrêter les funestes progrès d'un parti hostile à la liberté. En combattant pour les droits de leur Etat, les Louisianais avait aussi combattu pour les droits sacrés de tous les Etats de l'Union américaine.

Que de nobles dévouements, que de noms glorieux nous offre, mes enfants, l'histoire de la Louisiane. A côté des noms de ces premiers martyrs Louisianais qui furent les victimes d'Oreilly, plaçons ceux des héros du 14 Septembre, et que ces noms soient donnés en exemple aux générations futures. N'oublions point ces illustres fils de la Louisiane qui sont: Beauregard, Hayes, Allen, Taylor, Mouton, et tous ces braves soldats qui ont donné si noblement leur vie pour la défense de leur Etat.

Au souvenir de tous ces héroïsmes, de tous ces dévouements, nous croyons que l'espérance en un avenir meilleur ne nous est point interdite. Vous, mes enfants, vous qui représentez l'avenir, vous avez une noble et sainte tâche à remplir, c'est de rendre à la Louisiane sa grandeur passée. C'est entre vos jeunes mains que doivent être son avenir, ses destinées; c'est par vos talents, vos vertus qu'elle doit devenir glorieuse et illustre. Car la gran-

deur d'une nation, ne l'oubliez pas, se mesure bien plus par la valeur intellectuelle et morale de ses citoyens, que par l'étendue de son territoire, ou par ses richesses matérielles. Puissiez-vous tous, mes chers enfants, contribuer à la rendre pour toujours libre, glorieuse, prospère.



GÉOGRAPHIE DE LA LOUISIANE.



La Louisiane, Etat de la confédération des Etats-Unis d'Amérique, située par le 33° degré latitude Nord et le 88° 50' et le 94° 20' de longitude Ouest, est bornée au Nord par les Etats de l'Arkansas et le Mississippi, au Sud par le golfe du Mexique, à l'Ouest, par l'Etat du Texas. Se plus grande longueur est de 292 milles et sa plus grande largeur de 250; sa superficie de 46,431 milles carrés.

La Louisiane comme tous les Etats de l'Amérique du Nord a vu sa population s'accroître en peu d'années dans de grandes proportions. En 1830, elle n'avait que 215,000 habitants, en 1850 elle atteignait le chiffre de 520,000. Elle compte aujourd'hui 1 million d'habitants. Une

partie de son territoire, celle qui se trouve à l'Ouest du Mississippi est montagneuse. Dans la partie Nord-Ouest, le sol arrosé par plusieurs bras de la rivière Rouge, qui y forme une série de petits lacs, est souvent submergé et reste marécageux. Dans la partie Sud on trouve de vastes prairies aboutissant aux marécages qui bordent le golfe du Mexique et des pinières dont le sol n'est propre à aucune culture, mais le long des courants d'eau les terres sont d'une extrême fertilité.

Cette contrée fut découverte par Hernando de Soto en 1541 et colonisée par les Français en 1682. Ils donnèrent à la vallée du Mississippi le nom de Louisiane et l'on étendit cette région, par ignorance de la géographie, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux montagnes Rocheuses et sur les rivages de l'Océan Pacifique.

D'innombrables rivièrès arrosent la Louisiane, la plupart sont tributaires du grand fleuve qui la traverse dans toute son étendue. Le Mississippi n'est pas moins remarquable par sa longueur et sa profondeur que par la rapidité de son cours. La vitesse du courant est de 4 milles à l'heure. Le fleuve commence à croître dans le mois de Janvier, et continue

à grossir jusqu'au mois de Mai; il reste dans cet état pendant Juin et Juillet, puis il commence à diminuer jusqu'en Septembre et Octobre, époque où il est au niveau le plus bas.

Le delta du Mississippi, composé d'un terrain léger limoneux ou sablonneux, sans pierres ni roches quelconques, est, en beaucoup d'endroits, d'un niveau inférieur à celui du fleuve; des digues de terre appelées levées ont été construites de chaque côté du fleuve. Il arrive parfois que les eaux passent à travers ces digues et détruisent une quantité de propriétés. Cette circonstance semblerait menaçer la basse Louisiane, à chaque crue des eaux, d'une destruction inévitable; mais le sol ayant une pente continuelle quoique insensible vers la mer, les eaux du fleuve, après avoir franchi leurs barrières, trouvent de toutes parts un écoulement facile. Les nombreux canaux que le fleuve se creuse à travers un terrain couvert de mille arbustes varient d'année en année et forment un labyrinthe d'eau et de bosquets qu'aucune carte ne saurait retracer.

Le bas du Mississippi n'est pas toujours navigable à son embouchure à cause de la grande quantité de boue et de sables qui y est amassée par le courant; cet amas ne laisse de

navigable que quelques endroits appelés passes; dans ces différentes passes on remarque une espèce de barre sujette à de constants changements. Pour remédier à cet inconvénient fort nuisible au commerce, déjà en 1839 le congrès avait ordonné des travaux de nettoyage qui n'eurent aucun succès, mais il y a quelques années, le capitaine Eads a exécuté un travail dont le succès semble assuré. Cette construction a reçu le nom de jetées; ces jetées se composent de deux rangs de piquets enfoncés dans la boue à 12 pieds de distance. Ces rangées sont retenues solidement en dedans et sont remplies de petits saules enlacés nommés matelas, elles forment ainsi des rives artificielles qui, retenant l'eau dans un plus petit espace, forment un courant très rapide qui emporte la boue et le sable au loin dans le golfe.

Près de la passe du Sud-Est, il y a un village appelé la Balize, du mot espagnol *Valisa*, qui signifie phare. C'est le plus triste endroit qu'on puisse imaginer. Ce village est pour ainsi dire sous-marin: il est au-dessous des eaux du fleuve et de la mer; du point central s'élève une sorte d'observatoire, d'où la vue s'étend au loin, d'un côté sur un marais sans

fin, de l'autre sur plusieurs passes et un grand nombre de bayous, sortes de canaux naturels qui serpentent au milieu des marécages. Il y a en tout une vingtaine de maisons bâties sur pilotis ; on communique de l'une à l'autre au moyen de planches ou de troncs d'arbres jetés sur la vase et sur l'eau.

L'Etat de la Louisiane n'est point entièrement cultivé, une partie est encore couverte de forêts, mais grâce aux facilités que présentent les nombreuses voies ferrées qui le sillonnent de toutes parts, bientôt ces forêts inexplorées auront fait place à des villages, à des campagnes où fleuriront la canne à sucre et le coton.

Les productions des latitudes septentrionales et méridionales y fleurissent les unes à côté des autres et l'on voit rarement ailleurs un mélange plus agréable d'arbres, de plantes et d'arbustes. Les pins, les chênes toujours verts, les platanes et au-dessus de tous ces végétaux le superbe magnolia dont les magnifiques fleurs du blanc le plus pur se détachent sur un feuillage d'un vert obscur, forment les plus belles forêts de l'univers. Dans les labyrinthes naturels que présentent ces forêts marécageuses on découvre quelquefois de

petits lacs, des clairières qui forment de délicieuses retraites. On y avance sous une voûte de vignes sauvages parmi les lianes rampantes qui vous enlacent d'un filet de fleurs, mais les insectes incommodes voltigent autour de vous, le serpent à sonnettes agite ses terribles anneaux; les bayous, les lacs recèlent de monstrueux crocodiles, le chat-tigre fait entendre ses cris discordants.

Heureusement, en opposition à ces hôtes incommodes, le chevreuil, l'écureuil-volant, la dinde sauvage, la bécassine, la perdrix peuplent les forêts. Les jardins retentissent du chant délicieux de l'oiseau moqueur; les oiseaux de la Louisiane sont peut-être ceux qui se distinguent le plus par l'éclat des couleurs dont la nature a revêtu leur plumage. Dans les savanes, vastes plaines de verdure qui se déroulent à perte de vue, et qui semblent monter vers le ciel, errent d'immenses troupeaux de bœufs et de chevaux. Beaucoup d'habitants ne doivent leur aisance qu'à ce genre de propriété, qui parait d'un revenu plus sûr qu'aucun autre.

Tous les arbres fruitiers de l'Europe y ont été naturalisés; les orangers, les bananiers y éprouvent rarement les atteintes du froid. La

canne à sucre, le coton, le riz, le maïs sont la source d'un immense commerce. Les environs de Natchitoches produisent d'excellent tabac. La cire végétale (Cyrea myrifica) croit naturellement sur les côtes nord du lac Pontchartrain; cette cire dont l'exploitation est maintenant abandonnée fut, du temps des colons français, l'objet d'un assez grand commerce, le gouvernement la payant de dix à douze sous la livre.

La Louisiane possède des mines de charbon de terre, de soufre, de sel gemme. On y trouve également du fer, de l'ocre, des sources salines et des argiles propres à la fabrique des poteries, des briques. On a découvert sur la partie septentrionale du côté de l'Arkansas, 70 sources thermales dont la plus chaude est à la température de 82 degrès du thermomètre centigrade.

Gouvernement.—La Louisiane est administrée par un gouverneur élu pour quatre années. Un lieutenant-gouverneur président de droit du sénat, qui se compose de trente-deux membres élus par le peuple pour une période de 4 ans. D'un secrétaire d'Etat, d'un avocat général, d'un auditeur d'Etat, d'un trésorier

d'Etat et d'un surintendant des écoles publiques, élus également pour 4 ans.

Le département judiciaire comprend: une cour suprême, un chef de justice et 4 associés nommés pour huit ans.

Education. — L'instruction publique est en Louisiane comme dans tous les Etats-Unis, l'objet d'une sollicitude spéciale. Un surintendant élu par le peuple est chargé de la surveillance et de l'organisation des écoles.

En 1850 la Louisiane comptait 675 écoles; en 1860 leur nombre était de 1,120, elles étaient fréquentées par près de 50,000 enfants. En 1852, fut créée une école de droit et une de médecine.

Religion.—La Louisiane est le pays par excellence de la tolérance religieuse, tous les cultes y sont représentés: on y voit des Presbytériens, des Baptistes, des Méthodistes, des Episcopaux, des Juifs, des chrétiens Grecs, des Catholiques Romains. On y entend prêcher en plein air les religions les plus extravagantes écloses dans la cervelle du premier venu sans qu'aucun des habitants trouve cela étrange et cherche à s'y opposer comme on pourrait le faire en Europe.

Industrie.—L'agriculture constituait il y a vingt ans le seul revenu de la Louisiane, mais aujourd'hui d'importantes manufactures s'élèvent dans son sein et lui promettent une nouvelle source de richeses, au nombre de ces dernières nous devons signaler les fabriques d'huile de coton dont cinq sont établies à la Nouvelle-Orléans.

Mœurs.—Bien que de fréquents mélanges de race aient eu lieu en Louisiane entre les Français, les Espagnols, les Américains, la différence de caractère est considérable entre les Louisianais et celui des habitants des autres Etats de l'Amérique du Nord. On sait, par exemple, que les Américains se montrent scrupuleux observateurs du repos du Dimanche; les Louisianais n'ont point accepté cette règle puritaine et le jour du Seigneur est pour eux moins un jour de repos qu'un jour de plaisir. L'Anglais est devenu la langue officielle, mais le Français est encore aujourd'hui la langue de la société.

Villes Principales.—La Nouvelle-Orléans, destinée à devenir un jour l'Alexandrie de cette nouvelle Egypte, voit s'accroître chaque jour le nombre de ses habitants, l'étendue de

son commerce, la splendeur et l'élégance de ses nouvelles habitations. C'est aujourd'hui une ville de 200,000 habitants. Sa position avantageuse assure sa prospérité future ; ses magasins sont brillants, ses rues fort animées. Mais c'est sur la levée qu'on peut se faire une idée du commerce immense de la métropole de la Louisiane. De nombreux bateaux à vapeur arrivent, débarquent leurs marchandises, chargent et repartent sans interruption. Depuis l'extrémité occidentale où sont rangés les steamboats, puis les navires, jusqu'au marché français, c'est une affluence de vingt nations, une variété incroyable de langages et de costumes. Le quartier américain renferme de superbes maisons de résidence, de vastes magasins, des entrepôts. Dans le quartier français on trouve des rues étroites et de vieilles maisons ornées de corniches et de balcons qui indiquent leur origine française ou espagnole. On y remarque plusieurs beaux édifices; la Douane, le plus vaste monument du Sud, la cathédrale fondée en 1796 par Don André Almonaster, un magnifique hôpital de charité, un hôtel des monnaies, plusieurs théâtres, et divers établissements d'instruction et d'utilité publique. La Nouvelle-Orléans est le siège

d'un archevêché, elle possède outre la cathédrale plusieurs belles églises catholiques, telles que St.-Patrick, St.-Alphonse, Ste.-Marie, résidence de l'archevêque. Plusieurs temples appartenant aux différentes sectes protestantes, et plusieurs synagogues.

Les autres villes de la Louisiane sont en général peu importantes. Bâton-Rouge, sur le Mississippi, capitale de la Louisiane, ville de 6,500 habitants, importante par son arsenal et par sa position au-dessus du delta du Mississippi ; Shreveport, sur la rivière Rouge, ville de 4,500 habitants ; Donaldsonville, jolie petite ville de 2,000 habitants ; St.-Francisville, chef-lieu du district de West-Féliciana, entrepôt considérable de coton ; Natchitoches, célèbre pour la culture du tabac ; Jackson, remarquable par son collége ; Alexandrie, sur la rivière Rouge ; St.-Martinville, sur le bayou Têche ; Thibodaux, sur le bayou Lafourche ; Monroe, sur la rivière Ouachita ; Opelousas, sur le bayou Bellevue ; Plaquemine, sur le Mississippi.

La Louisiane est divisée en 58 paroisses dont voici les noms : Ascension, Assomption, Avoyelles, Bienville, Bossier, Caddo, Calcasieu, Caldwell, Cameron, Catahoula, Clai-

borne, Concordia, De Soto, Est-Bâton-Rouge, Est-Carroll, Est-Féliciana, Franklin, Grant, Ibéria, Iberville, Jackson, Jefferson, Lafayette, Lafourche, Lincoln, Livingston, Madison, Morehouse, Natchitoches, Orléans, Ouachita, Ouest-Bâton-Rouge, Ouest-Carroll, Ouest-Féliciana, Plaquemines, Pointe-Coupée, Rapides, Richland, Rivière-Rouge, Sabine, St.-Bernard, St.-Charles, Ste.-Héléne, St.-Jacques, St.-Jean-Baptiste, St.-Landry, St.-Martin, Ste.-Marie, St.-Tammany, Tangipahoa, Tensas, Terrebonne, Union, Vermillon, Vernon, Washington, Webster, Winn.

Les lacs les plus importants de la Louisiane sont les lacs Pontchartrain, Maurepas, Borgne, Arthur, des Allemands, Charles, Grand Lac, Catahoula, Bistineau, Verret, Caddo et Calcasieu.

Les rivières, au nombre de vingt, sont: Amite, Atchafalaya, Bœuf, Calcasieu, Cane, Tchefunctée, Dugdemona, Little, Maçon, Mermenteau, Mississippi, Noire, Ouachita, Perles, Rouge, Sabine, Tangipahoa, Tensas, Tickfaw, Vermillon.

Les principaux bayous sont: les bayous Bœuf, Courtableau, Dorchite, des Allemands,

Grand-Cailloux, Grosse-Tête, Lafourche, Plaquemine, Têche, Terrebonne.

Les principales îles sont: l'île au Breton, Au Pied, Bird, Caillou, Chandeleur, Coopers, Timballier, Grande-Terre, Maçons, Profit, Sable, Coquille, St.-Jean, Vidal et Vine.

Les baies sont: Barataria, Timballier, Atchafalaya, St.-Bernard et Vermillon.

FIN.



DE L'IMPORTANCE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Si, comme nous devons l'espérer, l'intérêt de l'éducation est compté au nombre des grands intérêts de l'humanité, nous ne croyons point inutile de faire quelques remarquss sur cet important sujet, bien qu'il ait été déjà souvent traité. Il semble en effet que cette grande question de l'éducation doit être résolue; car nous voyons depuis l'antiquité la plus reculée, qu'elle est la préoccupation constante du législateur; cependant elle est toujours incomplète, elle semble toujours nouvelle, car elle doit se modifier selon les nécessités de chaque peuple, selon les aspirations intellectuelles et morales de chaque génération.

L'éducation élémentaire suffisante il y a vingt ou trente ans, ne saurait répondre aux

besoins de notre époque, où la science dévoile chaque jour à nos yeux de nouvelles merveilles, et nous devons adopter une méthode d'enseignement qui puisse répondre à cet immense désir de savoir, qui s'est emparé de l'humanité. La science n'est plus, comme par le passé, le domaine exclusif de quelques hommes; elle est descendue des hauteurs qu'elle habitait, pour se mettre à la portée de chacun; il y a un degré de lumière pour tous les âges de la vie, et la science peut être présentée aux enfants sous forme de causeries, de lectures; en leur donnant ainsi les notions élémentaires de chaque chose, on prépare leurs jeunes intelligences aux fortes études des universités.

Les lectures en commun peuvent avoir les plus heureux résultats, lorsqu'elles sont bien dirigées; la communauté d'impressions et d'émotions développe la pensée et appareille les cœurs. La lecture doit être la première étude; bien parler est rare, bien lire est plus rare encore; la pureté de diction ne s'acquiert que par le travail; elle est indispensable aux personnes bien élevées destinées à briller dans le monde.

C'est l'instruction élémentaire du premier âge qui souvent décide de nos goûts et de

notre avenir ; c'est dans l'âge des premières perceptions que nous prenons les habitudes qui ne s'effacent plus de notre esprit ; les souvenirs de l'enfance sont ineffaçables ; les impressions que nous avons reçues alors, se gravent profondément dans notre mémoire et semblent s'incorporer à notre être. L'intelligence disciplinée de bonne heure, est plus apte qu'une autre à comprendre ce qu'on lui enseigne ; il faut accoutumer l'enfant à se rendre compte de ce qu'il voit, de ce qu'il entend ; c'est l'intruction élémentaire qui doit former son jugement ; de cette première direction dépend toute l'éducation ; souvent les défauts qui ne semblent que des enfantillages préparent la bonne ou mauvaise réputation de l'avenir. On ne saurait donc trop réfléchir sur cette vérité : de l'importance de l'instruction primaire.

La première éducation, celle qui forme les sentiments, ne peut être donnée que par la mère, ou, à son défaut, par une femme ayant connu les joies et les soucis de la maternité. Combien ces premières leçons ont d'influence ! il reste toujours dans notre esprit quelque chose de l'esprit de notre mère ! que d'hommes illustres ont reconnus devoir ce qu'ils étaient

à l'influence maternelle. Bonaparte au sommet de la puissance s'écriait: "l'avenir d'un enfant est l'œuvre de sa mère; c'est à la mienne que je dois d'être ce que je suis." Après cette éducation toute de sentiment, c'est à l'instruction primaire à développer les qualités du cœur et de l'esprit; mais il ne suffit pas d'instruire un enfant, pour le rendre capable de tenir une place honorable dans le monde; il faut encore faire pénétrer dans son cœur l'amour du bien, le désir du savoir; il faut en lui donnant des leçons d'histoire, de science, lui apprendre à bien penser, à bien écrire, et, par l'étude des grands écrivains, former son goût et lui faire voir, dans la grammaire, autre chose que des mots, mais bien la traduction de la pensée et toutes les nuances de la perfection du langage. Il faut enfin, en dévoilant à ses yeux les splendeurs de la science, lui apprendre à admirer la puissance du divin auteur de toutes choses, et préparer ainsi cette jeune âme à recevoir les saintes croyances de la religion; car nous croyons que l'enseignement ne peut que gagner, en s'appuyant sur les pures et douces croyances du christianisme, et nul ne saurait nier la salutaire influence de ses dogmes bienfaisants sur l'avenir des hommes.

La solide instruction élève, agrandit le cœur et l'esprit ; elle doit nous inspirer le désir d'acquérir de nouvelles connaissances ; cette pensée doit sans cesse diriger le professeur, car c'est une œuvre sainte et sacrée, que d'instruire un enfant, d'en faire un citoyen utile, et c'est là le caractère essentiel de toute éducation.

L'éducation ne se borne point, d'ailleurs, aux premières leçons reçues dans l'enfance, c'est l'œuvre de toute la vie ; c'est l'aspiration de notre intelligence vers tout ce qui est noble, grand, généreux. A tout âge, dans l'enfance comme dans la vieillesse, aimons, bénissons l'étude, qui élève notre âme dans une atmosphère de poésie, d'art, de science ; qui entr'ouvre à notre esprit les splendeurs de l'infini ; et qui en établissant sur la terre le règne de l'intelligence, nous a donné le sentiment de notre propre dignité. L. A.

